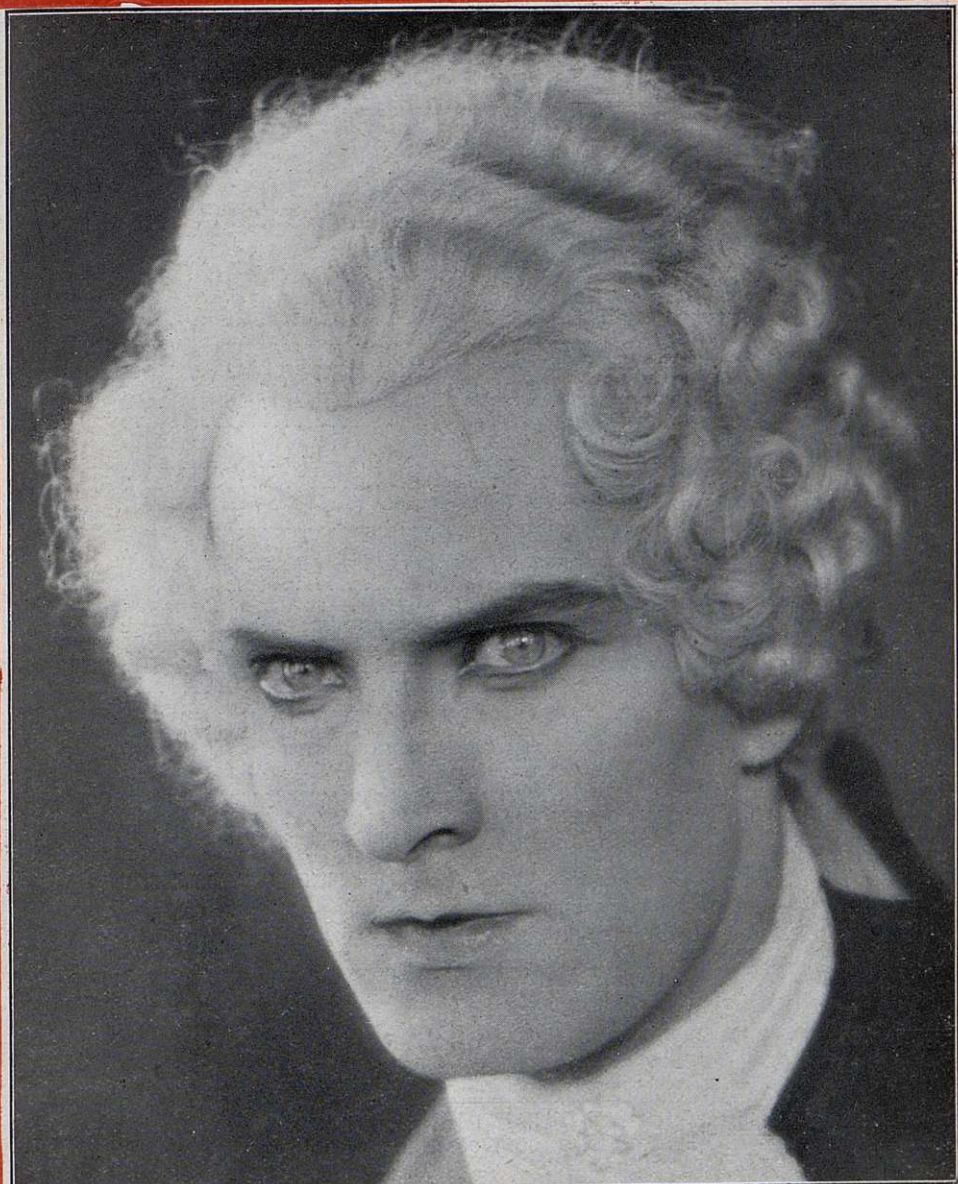


N° 1 9^e ANNÉE
4 Janvier 1929

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

1 FR. 50



HANS STÜWE

Nous verrons cet artiste incarner le personnage de Cagliostro dans le film du même nom que Richard Oswald réalise pour Albatros et Wengeroff-Films.

DIRECTION ET BUREAUX

3, Rue Rossini, PARIS (IX^e)

Téléphone { Provence.. 83-94
— .. 82-45

Télégraphe : Cinémagazi-108

Cinémagazine

AGENCES A L'ÉTRANGER

11, rue des Chartreux, Bruxelles.
69, Agincourt Road, London N.W.3.
Luitpolstrasse, 41, Berlin W 30.
11, fifth Avenue, New-York.
R.Florey, Haddon Hall, Argyle, Av.,
Hollywood

" LA REVUE CINÉMATOGRAPHIQUE ", " PHOTO-PRACTIQUE " et " LE FILM " réunis
Organe de l'Association des " Amis du Cinéma "

**ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES**

Un an.....	70 fr.
Six mois.....	38 fr.

Chèque postal N° 309.08

Paiement par chèque ou mandat-carte

Directeur :

JEAN PASCAL

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

La Publicité est recue aux Bureaux du Journal

Reg. du Comm. de la Seine N° 212.039

ABONNEMENTS ÉTRANGER

Pays ayant adhéré à la	{	Un an..	80 fr.
Convention de Stockholm.		Six mois.	44 fr.

Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.	Un an. . 90 fr. Six mois. 48 fr.
---	-------------------------------------

SOMMAIRE

	Pages
LE CINÉMA AMÉRICAIN EN 1928 (<i>Jean Arroy</i>).....	7
LETTRE DE NICE (<i>Sim</i>).....	11
« SHEHERAZADE » A GENÈVE (<i>Eva Elie</i>).....	12
MARCEL L'HERBIER NOUS PARLE DE « NUITS DE PRINCES » (<i>Jack Conrad</i>)..	13
« CINÉMA MAGAZINE » EN PROVINCE : MARSEILLE ; TOULOUSE (<i>P. B.</i>) ; TUNIS (<i>S. A.</i>)	15
NOUVELLES D'ALLEMAGNE (<i>W.</i>).....	15
SUR HOLLYWOOD-BOULEVARD (<i>R. F.</i>).....	16
LE NOUVEAU CONTINGENTEMENT EN ALLEMAGNE (<i>Paul Taussig</i>).....	16
LE SONGE DE M. LOUIS AUBERT (<i>Jean Marguet</i>).....	17
CHEZ LE COMTE DE MONTE-CRISTO A BILLANCOURT (<i>Robert Francès</i>).....	18
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉS.....	19 à 26
CHARLIE CHAPLIN ET SA MÈRE (<i>Lucienne Escoube</i>).....	27
CHRONIQUE JURIDIQUE : DES DROITS DE L'ADAPTATEUR (<i>Gérard Strauss</i>)...	29
ÉCHOS ET INFORMATIONS (<i>Lynx</i>).....	30
LES FILMS DE LA SEMAINE : HURAGAN ; ROSE D'OMBRE ; SUZY SAXOPHONE ; LEUR GOSSE ; LE CHANT DU PRISONNIER ; L'ENFER D'AMOUR ; LA MADONE DES SLEEPINGS (<i>L'Habitué du Vendredi</i>).....	31
LES PRÉSENTATIONS : UN AMANT SOUS LA TERREUR ; L'HORLOGE MAGIQUE ; IL ÉTAIT UNE FOIS TROIS AMIS (<i>Robert Francès</i>).....	33
LE CINÉMA A L'ÉLYSÉE (<i>J. de M.</i>).....	34
LE SORT DES « NOUVEAUX MESSIEURS ».....	34
« CINÉMA MAGAZINE » A L'ÉTRANGER : BALE (<i>Ms.</i>) ; BRUXELLES (<i>P. M.</i>) ; ROME (<i>Giorgio Genevois</i>) ; SALONIQUE (<i>Henry Algava</i>) ; VARSOVIE (<i>Ch. Ford</i>)	35
LE COURRIER DES LECTEURS (<i>Iris</i>).....	36
PROGRAMMES DES CINÉMAS.....	36

Un Ouvrage indispensable !

ANNUAIRE GÉNÉRAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE

ET DES

Industries qui s'y rattachent

Paris : 30 fr. — Départements et Colonies : 35 fr. Étranger : 50 fr.

On peut souscrire dès maintenant à l'ÉDITION de 1929 aux conditions suivantes :
Paris, 25 fr. — Départements et Colonies, 30 fr. — Étranger, 40 fr.

Ces prix seront majorés de 10 francs après la parution

CINÉMA MAGAZINE. Éditeur.



Les Étrennes de "Cinémagazine"

A SES ABONNÉS

A TOUT SOUSCRIPTEUR D'UN ABONNEMENT D'UN AN

Cinémagazine offre, en prime gratuite, les cadeaux ci-dessous :

- N° 1 — Onglier en galalithe pour le sac, quatre pièces.
- N° 2 — Boîte à poudre, boîte à crème et tube à parfum galalithe, présentés dans un joli coffret.
- N° 3 — Fume-cigarette et cendrier en galalithe.
- N° 4 — Stylographe « Diamond », remplissage automatique, plume en or 18 carats, pointe iridium.
- N° 5 — Nécessaire de fumeur, écrin comprenant fume-cigare et fume-cigarette en métal vieil argent.
- N° 6 — Trousse à broder. Joli éerin comprenant 1 paire de ciseaux, 1 dé, 1 étui à aiguilles, 1 poinçon, 1 passe-lacet, métal vieil argent.
- N° 7 — Ecrin avec porte-plume et porte-crayon métal vieil argent.
- N° 8 — 20 francs de numéros anciens de « Cinémagazine ».
- N° 9 — 40 cartes postales ou 6 photos 18×24 à choisir dans la collection de « Cinémagazine ».
- N° 10 — Un exemplaire de luxe du chef-d'œuvre de Canudo : « L'Usine aux Images ».

AUCUNE PRIME NE SERA DÉLIVRÉE SI ELLE N'A ÉTÉ
DEMANDÉE EN MÊME TEMPS QUE L'ABONNEMENT

Les abonnements non encore expirés peuvent être renouvelés de suite par anticipation pour une nouvelle période d'un an à courir à la suite de l'abonnement en cours.



Décorez vos appartements avec LES GRANDES VEDETTES DE L'ÉCRAN

Photographies 18 x 24

PRIX : 3 FRANCS — LES 20 PHOTOS : 50 FRANCS

21 Lilian Gish	189 Georges Biscot	256 Renée Adorée
63 Harold Lloyd	198 Jean Angelo	257 Maurice Chevalier
64 André Roanne	199 Huguette ex-Duflos	258 Rod La Rocque
65 Dolly Davis	207 Mary Pickford	259 Suzanne Bianchetti
67 Williams Haines	209 Charlie Chaplin	260 Pola Negri
69 Simone Vaudry	210 Charlie Chaplin	261 Richard Dix
70 Francesca Bertini	212 Charles Ray	262 Maë Bush
71 Claire Windsor	213 Lilian Gish	263 Gloria Swanson
72 Maë Murray	215 Rud. Valentino	264 Norma Shearer
73 Richard Barthelmess	216 Viola Dana	265 Greta Nissen
74 Greta Nissen	217 Nathalie Kovanko	266 Richard Dix
75 Maë Murray	222 Jaque Catelain	267 Dolorès Costello
76 Adolphe Menjou	223 Mildred Harris	268 Nicolas Koline
77 Bebe Daniels	224 Séverin Mars	269 Reginald Denny
78 Norma Talmadge	225 André Nox	270 Ivan Mosjoukine
79 Florence Vidor	226 Gina Palerme	271 Dolly Davis
80 Gloria Swanson	227 Marion Davies	272 Claire Windsor
102 Constance Talmadge	228 G. de Gravone	273 Rud. Valentino
103 Léon Mathot	234 Ivan Mosjoukine	274 Lily Damita
105 bis Rud. Valentino	235 Gaston Jacquet	275 Vilma Banky
106 Norma Talmadge	236 Raquel Meller	275 bis John Barrymore
109 Sessus Hayakawa	237 Jean Angelo	276 Léon Mathot
114 Antonio Moreno	238 Georges Vaultier	277 Soava Gallone
119 Norma Talmadge	239 Sandra Milovanoff	278 Ronald Colman
122 Douglas Fairbanks	242 André Roanne	279 John Gilbert
123 William Farnum	243 Maxudian	280 Conrad Nagel
126 Pearl White	244 Charles de Rochefort	281 Billie Dove
127 Pearl White	246 Gaston Norès	283 Ricardo Cortez
131 Bebe Daniels	247 Jean Murat	284 Jackie Coogan
152 Lilian Gish	248 Enid Bennett	285 Eleanor Boardman
153 Huguette ex-Duflos	249 Douglas Fairbanks	286 Ronald Colman
161 Thomas Meighan	250 Adolphe Menjou	287 Vilma Banky
163 Jean Toulout	251 France Dhélia	510 John Gilbert
167 Doug et Mary	252 Betty Blythe	511 Jetta Goudal
183 Harold Lloyd	253 Huguette ex-Duflos	512 Norma Shearer
184 Alta Nazimova	254 Nita Naldi	514 Douglas Fairbanks
185 Max Linder	255 Richard Barthelmess	

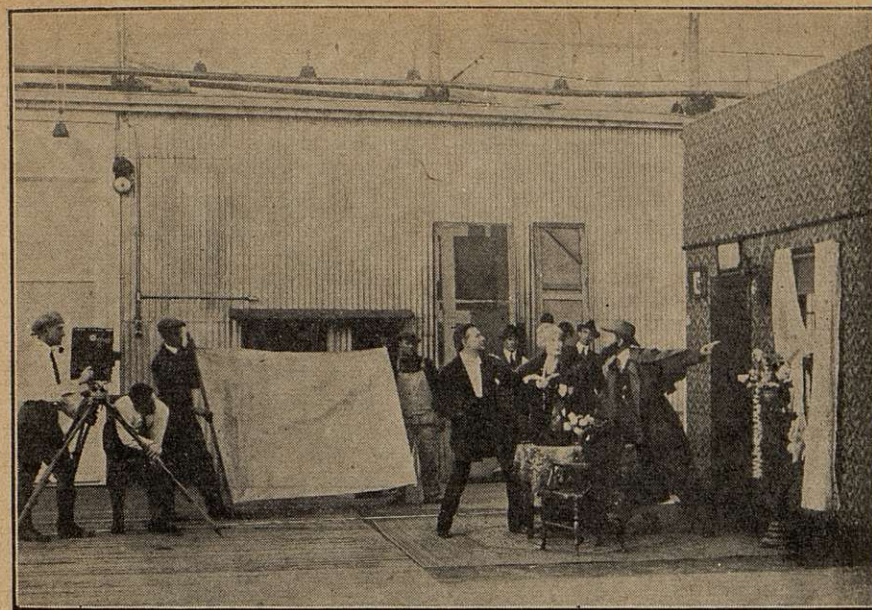
Adresser les commandes, avec le montant, aux PUBLICATIONS JEAN-PASCAL, 3, Rue Rossini, PARIS

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

Les photos ne sont ni reprises ni échangées.

AVIS IMPORTANT. — Les indications de commandes doivent être faites par numéros en indiquant : « Photographies 18x24 ».

En ajouter toujours quelques-uns, destinés à remplacer les photos qui pourraient momentanément manquer.



Une prise de vues de Queen Elisabeth, le second film en date de Paramount (le premier fut The Squaw Man). Queen Elisabeth fut joué par SARAH BERNHARDT. Le metteur en scène était JAMES NEIL. Sur cette photographie on voit, de gauche à droite (près de la table) CHARLES OGLE, qui depuis douze ans est toujours resté à Paramount, MRS JAMES NEIL, qui joue un rôle, et son mari qui joint les fonctions d'interprète à celles de réalisateur.

Le Cinéma américain en 1928

LES États-Unis d'Amérique ont appris le cinématographe au monde entier. Sans contester les droits que les Français peuvent revendiquer dans la paternité de l'invention, il n'est pas exagéré de dire que ce sont les Américains qui l'ont diffusée à travers le monde. En effet, que constate-t-on, à l'origine, dans tous les pays européens producteurs de films? On se trouve en présence des premières manifestations actives d'une industrie naissante, industrie d'art qui autorise tous les espoirs, mais précairement organisée, peu productive, peu considérée, ne disposant guère à tous les points de vue que de moyens de fortune.

Les Français, rêveurs, idéalistes, devinent déjà quelques-unes des innombrables possibilités d'expression artistique et intellectuelle, qui sont en puissance dans le nouvel art. Les Allemands, sérieux et prévoyants, mesurent sa force possible de propagande et s'attaquent à la résolution de tous les problèmes techniques de la photographie animée. Les Américains, actifs et réalistes, ne considèrent *a priori* que ses

possibilités de rendement matériel ses capacités de rapport financier. Disposant de ressources vitales sans pareilles, ils peuvent se permettre de voir grand. Alors, ils construisent tout : des studios perfectionnés, des salles par milliers. Ils tournent intensivement. Leurs productions s'insinuent sur les marchés étrangers, les envahissent. Que peut-on leur opposer? Rien, ou si peu, la plupart des pays européens étant handicapés par la guerre.

C'est ainsi que la plupart des futurs cinéastes européens apprirent le cinéma en voyant des films américains, qui n'étaient d'ailleurs pas tous dénués d'art. Aujourd'hui, les rôles sont inversés et l'Amérique fait appel à l'Europe pour rajeunir les cadres de ses studios et renouveler sa production. Flattons-nous-en, mais n'oublions pas qu'elle fut une initiatrice quasi mondiale et que toutes les nations productrices lui empruntèrent quelque chose.

Les États-Unis ont fait des *moving pictures* leur troisième industrie nationale. Tout rapprochement avec la nôtre serait injuste et vain, vu la

disproportion des moyens et des débouchés, la différence des méthodes. Les procédés industriels et économiques d'outre-Atlantique appliqués au cinéma lui ont assuré un développement rationnel, progressif et constant, une prospérité matérielle sans égale.

On ne décrit pas les méthodes de travail de tous les *businessmen* du moving : Zukor, Lœw, Fox, Laemmle, Mayer, Rowland, Schenck, Warner, etc.. Celles-ci se trouvent tout entières expliquées dans le *Système Taylor* et la *Vie de Ford*. Surtout on ne les imite pas, si on n'en a pas les moyens. Cette standardisation à outrance vaut-elle mieux ou pis que nos efforts dispersés vers un peu plus d'art et d'intelligence ? L'avenir nous le dira. Mais pratiquement la preuve est déjà faite.

Combien se récrieront en lisant ces lignes qu'il prendront pour un apologue du film yankee ! Pourtant, qu'était notre cinégraphie, il y a quinze ans, sinon, commercialement parlant, un syndicat de petites boutiques, et artistiquement parlant, un spectacle lamentable dans son ensemble, la morne illustration des romans de Georges Ohnet et des pièces de Sardou, un répertoire de puérils imbroglios se déroulant dans des campagnes à la George Sand et des salons à la Dumas fils, revus par Henry Bataille, ou dans une Venise digne de la chromolithographie pour éphémérides coloriés ?

Les films d'émotion et de pensée — mais oui ! — ont fait leur apparition pendant la guerre. Ils battaient pavillon étoilé de la « Triangle » et de la « Paramount », qui n'était pas encore devenue le trust « Famous-Players-Lasky-Corporation ». Nous en étions à l'adaptation des romans de Claretie, joués par les sociétaires les plus « usagés » de la Comédie-Française, et les Italiens à leurs « cartes-postales animées » et à leurs grandes machines, pour lesquelles « ils mobilisaient toute la Péninsule ».

Les grandes fresques : *Civilisation*, de Thomas Ince ; *Intolérance* et *la Naissance d'une Nation*, de D.-W. Griffith ; *Pour l'Humanité*, de Allen Holubar, nous révélèrent la force et la subtilité d'expression de l'image animée. De nouveaux types d'humanité et de drame s'imposèrent ; Charlot, Pearl

White, Douglas, figures analogues aux Pierrot, Arlequin et Colombine de la « Commedia del Arte » italienne. Et William Hart, frère brutal des fils Aymon, de Roland et de Jean Renaud, « nous apporta, selon la belle expression de Louis Delluc, à bout de bras, debout sur ses étriers, ce romanesque violent et musclé, ce lyrisme dépouillé, cette rude tendresse d'imagination que la foule adopta ; un style de l'écran était né, voué aux plus hauts espoirs et aux pires secousses, et c'était l'œuvre de l'Amérique, initiatrice désormais imitée, jamais égalée, abondamment trahie. »

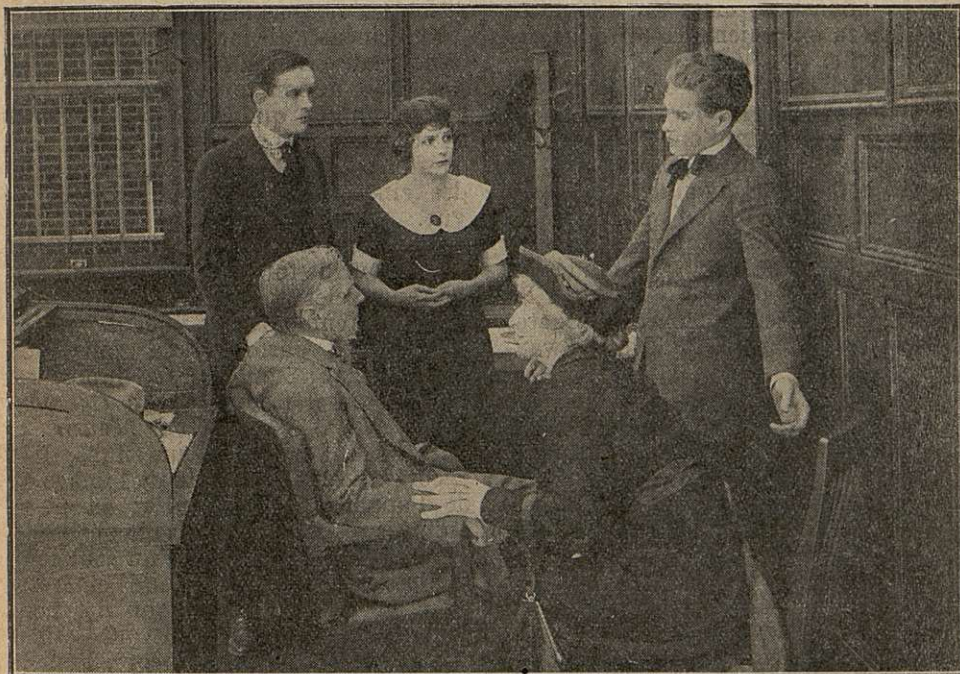
L'âge d'or de la production américaine se situe de 1915 à 1917, à l'époque de prospérité de la « Triangle ». Fondée et financée par les banquiers Kessel et Baumann, elle comprenait trois organismes de production, d'où son nom : la *Fine Arts* dirigée par Griffith, la *Kay-Bee* dirigée par Ince et la *Keystone* dirigée par Mack Sennett. Chacun de ces metteurs en scène supervisait une série de films tournés simultanément par un état-major de collaborateurs placés sous ses ordres et, personnellement, réalisait une grande production par an. Ainsi, Griffith tourna *Intolérance*, Ince : *Civilisation* et M. Sennett : *Yankee Doodle in Berlin*.

Plus de six cents films furent ainsi réalisés en moins de deux ans. Ceux qui furent édités en France y causèrent une profonde sensation. Leur vision décida de bien des vocations cinématographiques, ainsi celle de Delluc et celle d'Epstein. Ces films se distinguaient par une extrême simplicité de moyens, mais aussi par la noblesse et l'élévation spirituelle de leur inspiration, par un ardent souffle poétique qui les traversait. On sentait, pour la première fois en présence de films américains, qu'ils avaient été conçus et animés par des artistes sincères et vibrants, et non par d'impassibles *businessmen*. Il ne nous faut pas oublier les titres des meilleurs : *Pour sauver sa Race*, et *le Shérif* (avec William Hart), *la Conquête de l'Or*, *Carmen du Klondyke*, *les Vieux*, *Celle qui paie*, *Richesse maudite*, *l'Hôtel* et *l'Honneur*, *l'Auberge du Signe du Loup*, *Micky* et vingt autres titres que je m'excuse de ne pouvoir citer.

Thomas Ince, qui fut l'âme véritable

de ce mouvement artistique, dut bientôt décider de la liquidation de la « Triangle ». Celle-ci se fit en 1917 avec un passif assez considérable. Faire de beaux films est un noble but, mais pas toujours un moyen de gagner de l'argent. Kessel et Baumann investirent leurs capitaux dans une autre affaire et Thomas Ince poursuivit seul son effort vers un cinéma doué de plus d'art, d'émotion, de simplicité et de vie.

Producers, dont le but était de réunir dans une même organisation les plus notoires cinéastes : Tourneur, Allan Dwan, Mack Sennett, George Loane, Tucker, John Parker Read et Marshall Neilan y participèrent. John Griffith Wray fut bientôt des leurs. La production, sans égaler dans l'ensemble celle de la *Triangle*, s'avéra néanmoins de premier ordre. Mais la mort prématurée de Thomas Ince, en 1925, vint mettre



NORMA TALMADGE dans *Broken Links*, un des premiers films de D. W. Griffith.

Il réunit ses plus sûrs collaborateurs et continua de produire sous sa marque personnelle, ses films étant édités par « Paramount ». A cette production appartiennent les deux beaux drames maritimes : *le Secret des Abîmes* et *Une Vengeance*, réalisés par Willat, ainsi que les seize productions de Lambert-Hillyer interprétées par William Hart, dont les titres : *l'Homme aux yeux clairs*, *la Caravane*, *le Tigre Humain* et *Un Forban*, entre autres, sont encore dans les mémoires. Ch. Ray, Enid Bennett, Dorothy Dalton, continuèrent également à tourner pour cette firme.

En 1921, Ince fonda les *Associated*

fin à une carrière toute d'activité, d'initiative et de désintéressement, en enlevant à la cinégraphie américaine le plus grand « animateur », le plus puissant entraîneur d'hommes qu'elle ait jamais eu.

Le second grand mouvement de production indépendante des contingences commerciales et de tendances artistiques, qui eut lieu en Amérique, se dessina avec la fondation des *United Artist's*, en 1919. Cinq grands artistes en avaient jeté les plans : Chaplin, Griffith, Mary Pickford, Douglas Fairbanks et William Hart, mais au moment de réaliser ce projet, Hart l'aban-

donna, préférant rester chez Th. Ince.

Ce groupement, qui réunissait les quatre noms les plus célèbres du cinéma américain, se constitua en organisation de production et d'édition totalement indépendante des grands trusts, maîtres du marché. Les principaux actionnaires étant les signataires mêmes de l'accord, ils purent produire librement les films qui convenaient, tant à leur tempérament qu'à leurs aspirations artistiques, et non plus n'importe quelles bonnes histoires au kilomètre, telles qu'en exigeaient les « producers » de l'époque.

Si Griffith a abandonné plusieurs fois cette firme, Douglas Fairbanks, Mary Pickford et Chaplin n'ont cessé de produire pour elle. Du *Signe de Zorro* au *Pirate noir*, de *Pollyanna* à la *Petite Annie* et de *l'Opinion publique* au *Cirque*, on peut mesurer l'œuvre accomplie. Depuis, bien d'autres « indépendants » se sont joints à eux, ainsi les sœurs Talmadge, Nazimova, Buster Keaton, John Barrymore, Gloria Swanson, etc...

En dehors de ces deux mouvements, on ne peut relever, dans toute la production américaine, que des tentatives isolées dans le sens préconisé de la production d'art.

Griffith fut assurément le plus hardi des artistes et des novateurs. On lui doit les premières grandes fresques animées, avec *Intolérance*, la *Naissance d'une Nation*, les *Cœurs du Monde* et les *Deux Orphelines*. On lui doit également une infinité de trouvailles techniques, dont l'originalité et la puissance nous furent démontrées, non seulement par lui-même, mais aussi par tous ses imitateurs. Depuis *le Lys Brisé*, qui eut un retentissement mondial, et *Way Down East*, ses films nous déçoivent. Le titan du cinéma 1910-1920 n'est plus, en 1928, qu'un « directeur » comme tant d'autres. Il s'est laissé devancer par les nouveaux venus. Il n'en reste pas moins le maître incontesté de toute une époque, l'Homme d'un autre âge.

Que sont devenus les autres grands producteurs de l'époque, ses contemporains? Allen Holubar, qui fit : *Pour l'Humanité* et la *Fille du Pirate*, et George Loane Tucker qui réalisa le *Miracle*, sont morts. Voyons ceux dont

les noms ont conservé leur notoriété.

Cecil B. de Mille a abandonné la direction artistique de la « Paramount », pour reprendre, sur un plan plus large encore, la réalisation de ses grands opéras filmés, formule d'une valeur artistique discutable à certains points de vue, mais dont l'effet spectaculaire ne manque pas de grandeur. Sa dernière production : *le Roi des Rois* peut passer pour le chef-d'œuvre du genre.

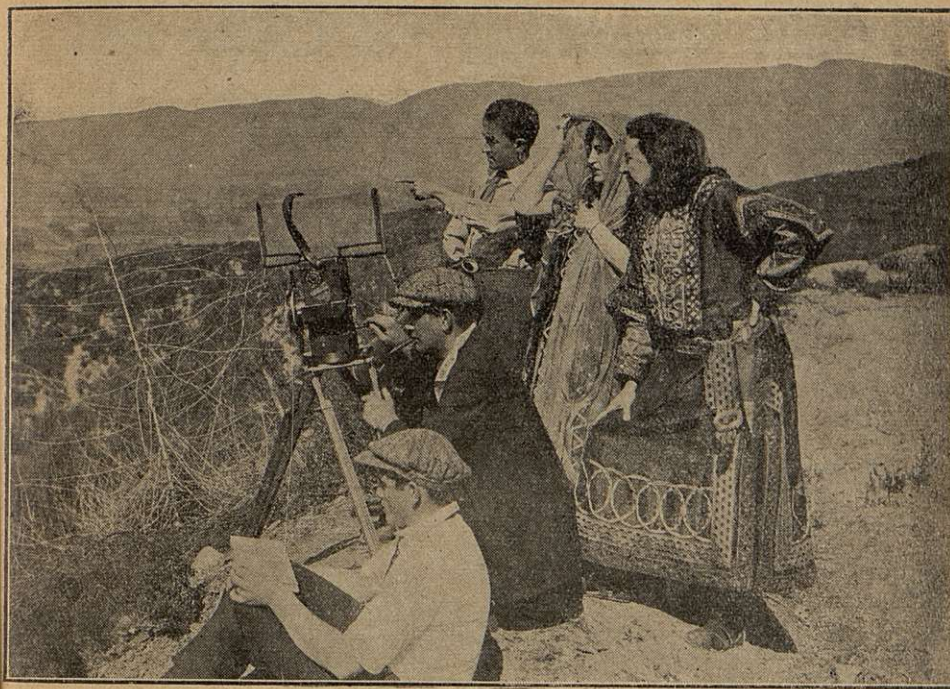
Fred Niblo, après avoir eu à sa disposition les moyens les plus considérables qu'un cinéaste ait jamais obtenus, après avoir réalisé *Ben Hur*, qui n'était certes pas d'un apport aussi sûr pour l'art cinématographique que *le Signe de Zorro*, ne tourne plus que des productions courantes. Il n'en reste pas moins l'un des cinéastes américains les plus en vue.

James Cruze accomplit depuis dix ans le tour de force de progresser et de se renouveler à chacun de ses films. C'est un tempérament violent, brutal, qui atteint parfois à la puissance, lorsque le sujet qu'on lui a imposé est bien « dans ses cordes ». *La Caravane vers l'Ouest*, *Vaincre ou Mourir* et *Jazz* restent ses meilleurs films. Il a encore un sens très juste de l'image et de l'appareil, et ses mises en pages animées restent parmi les plus belles.

King Vidor a atteint d'un seul coup à la notoriété des plus grands cinéastes avec *la Grande Parade*, un des bons films de guerre que nous connaissions et dont le succès dure encore. Pour le juger définitivement et lui accorder une place assez exacte dans l'échelle de la classification que nous tentons aujourd'hui, attendons d'avoir vu sa dernière œuvre : *la Foule*, qui n'est pas moins remarquable, dit-on.

Rex Ingram, enfin, qui tourne à Nice, continue à être égal à lui-même, c'est-à-dire bon producteur, pas exagérément transcendant. Je maintiens qu'il n'a jamais mieux fait que *Under Crimson Skies*, film qui date de ses débuts à l'Universal et dont l'ambiance était fournie par une bien belle tempête.

Les autres cinéastes, dont nous allons avoir à examiner l'œuvre, sont, ou des Européens venus en Amérique, ou bien des réalisateurs dont l'ascension a été relativement récente, et dont les noms étaient peu connus à l'époque où ceux



Réalisation de Macbeth par JOHN EMERSON, aux temps héroïques de la « Triangle ».

que nous venons de citer étaient depuis longtemps célèbres.

Au cours d'un autre article, je ferai l'étude de leur personnalité et de leurs films, et j'essaierai de dégager comment

leur ascension au mégaphone directorial a entraîné une évolution nouvelle de toute la production américaine.

(A suivre.)

JEAN ARROY.

Lettre de Nice

Au temps où l'on ne nous conduisait pas encore au cinéma, mon frère qui était un peu plus jeune que moi (il l'est resté d'ailleurs malgré son espoir qu'entretenait notre père en lui promettant certains privilèges pour lorsqu'il serait l'aîné), mon frère donc me demandait souvent de lui dire des histoires, mais pas avant d'avoir longuement regardé toutes les images qui éclairaient le texte ; après quoi, il écoutait, le regard fixe : un film se déroulait devant ses yeux certainement.

Je pensais à ceci en lisant le dernier roman de Jean Vignaud. En effet, je n'ai pas plus que vous, vu de fragments du film tiré de *Vénus* par M. Mercanton ; j'ai simplement, au cours des prises de vues, eu sous les yeux quelques tableaux — illustrations vivantes, — j'ai regardé les personnages et même causé avec eux.

Avant la lecture de *Vénus*, je connaissais la voix de la princesse Doriani, celle du capitaine Franqueville ; j'avais serré la main de M. Serres, celle de Marino Zarkis ; j'avais vu pousser la barbe du professeur Masseret.

Je m'excuse de vous entretenir d'un plaisir aussi hybride puisque le scénario du film et le roman diffèrent en quelques points, je crois ; et que je suis de votre avis : l'œuvre de Jean Vignaud se suffit comme tout permet de supposer que se suffira celle de Louis Mercanton.

Lorsque ces lignes paraîtront, *Vénus* se sera dc-

doublee : Constance Talmadge aura probablement quitté la France après un très court séjour à Paris.

— Alors que le film de M. Mercanton s'achève, les prises de vues du *Secret de Déhla* se poursuivent. MM. Ménéssier et Bideau sont souriants ; quant à M. Burel que retient encore *Vénus*, il ne fait que de brèves apparitions. M. Rex Ingram suit de près cette production.

M. Werner-Futterer est déjà reparti pour l'Allemagne, son rôle terminé. « Extraordinaire, nous dit de lui M. Ménéssier, autant de métier qu'un vieil artiste et la spontanéité d'un vrai jeune pourtant ».

M. Maurice de Canonge est content de sa composition ingrate. M. Gérald Fielding souffrant n'a pu jouer pendant quelques jours. M. Mariotti doit composer un rôle de voyou sympathique.

« On tourne » : M^{me} Marcella Albani et Florence Gray, en toilette de soirée, se séparent au seuil de l'appartement réservé à Déhla dans un hôtel de Paris. Mélancolique tête brune, insouciant tête blonde sont encadrées de fourrures blanches.

M^{me} Albani, depuis *Sheherazade*, a tourné quatre films en Allemagne ; pour le premier, *Le Greluchon délicat*, de courtes scènes furent prises en extérieur à Paris. Elle est maintenant Déhla accablée par son secret ; quant à l'amie de Déhla, M^{me} Gray, c'est une artiste de chez nous qui interprète pour la première fois un film français.

SIM.

"Sheherazade" à Genève

(De notre correspondant particulier.)

On sait que chaque firme cinématographique, après le succès de *La Grande Parade*, se crut obligée de tourner son propre film de guerre. Allons-nous voir pareil fait se produire pour les contes des Mille et une Nuits? (Car nous eûmes déjà : *La Sultane de l'Amour*, l'épisode d'Haroun-al-Raschid dans *Les Figures de cire*, *Le Voleur de Bagdad*, etc.)

Quoi qu'il en soit, cette incursion au domaine du merveilleux repose l'esprit des trahisons et des complications psychologiques de l'amour moderne, en offrant des harmonies décoratives qui sont un enchantement perpétuel pour les yeux.

Cet enchantement, que nous vait la réalisation de *Sheherazade* (à l'Alhambra), quel autre art que le cinéma eût-il pu l'égaliser ou seulement l'atteindre?

— La littérature, vous répondent les croyants en la seule magie des mots.

Il faut ne rien connaître aux possibilités infinies et illimitées du cinéma pour tenir pareil langage. Il est si facile d'affirmer que l'imagination peut tout comme s'il était possible de se représenter d'une manière exacte ce qu'on ne connaît pas ! A décrire les couleurs à un aveugle-né, croyez-vous les lui faire voir par l'imagination, telles qu'elles sont, avec l'intensité et la richesse de leur éclat? Je gage au contraire que, cet aveugle recouvrant la vue, ce serait pour lui un éblouissement et une réalité dépassant tout ce qu'aurait pu lui laisser entrevoir son imagination.

Ainsi, lisions-nous naguère les contes de fées, au temps de notre enfance. Alors, notre pouvoir imaginaire était tout frais et neuf, conservant peut-être quelque souvenir d'un au-delà paradisiaque... Pourtant, nous n'avons jamais soupçonné qu'un palais oriental pût enfermer, comme celui où pénètre Ali, le savetier du Caire, dans *Sheherazade*, tant de munificence. Nous ignorions les arabesques et les entrelacs des fers forgés, de même que nous méconnaissions la beauté d'une lumière argentée tom-

bant en rayons sur un prince vêtu de satin pâle, l'onduleux mouvement de jeunes corps nacrés et à demi-nus, la bouffonnerie de magot d'un sultan couvert de perles et de diamants, la caravelle illuminée dans la nuit, et ces villes aux coupoles et aux minarets trouant le ciel clair.

Sheherazade, dont le réalisateur n'a pas été sans prendre modèle pour certaines scènes sur *Le Voleur de Bagdad* et *Le Chant de l'Amour Triomphant*, présente à ceux qui aiment établir des comparaisons entre les différentes techniques cinématographiques (allemande, en l'occurrence, américaine ou française) des caractéristiques particulières aux Germains.

C'est ainsi qu'on retrouve dans cette stylisation orientale certaines figures décoratives géométriques des Nibelungen, tel arbre solitaire, aux branches tordues et dénudées (voir *Nibelungen* et *Faust*) la fiancée blonde (comme Krimhild) en opposition avec la brune et traîtresse favorite du sultan. (On sait que la thologie allemande classe ses héros sous le signe de la lumière ou de l'ombre, Siegfried étant fils du soleil, les Nibelungen, fils du brouillard.) Un autre détail, nettement germanique : l'emploi de fils d'argent, préalablement destinés à quelque arbre de Noël, ici employés pour figurer des branches d'arbres aux feuillages ténus et vitrifiés. C'est encore, au lieu de l'athlète, au grand cœur, héros des films américains, le premier rôle tenu par un artiste comique (Koline). (Il se pourrait qu'ici l'influence slave l'ait emporté.)

Bref, *Sheherazade* est un très beau film de l'Ufa, et Volkoff, son metteur en scène russe, a droit à de vifs éloges. Koline participe à ce succès en tenant son rôle avec son habituelle fantaisie malicieuse. Pourquoi fallut-il que sa création de souffleur dans *Kean* vint constamment se superposer dans ma mémoire à sa présente interprétation d'Ali, le savetier?

EVA ÉLIE.

MARCEL L'HERBIER NOUS PARLE DE "NUITS DE PRINCES"

A deux pas [de la Concorde, dans le petit bureau directorial de « Ciné-graphic », si élégamment moderne, l'auteur de *Don Juan* et *Faust* et *L'Inhu-*

maine (au thème non moins faustien) veut bien m'accorder une de ces entrevues dont il est peu prodigue, mais qu'il sait rendre si attachantes lorsqu'il consent à distraire de son œuvre laborieuse un peu de ce temps qui, au cinéma encore plus que partout ailleurs, représente... de l'argent, beaucoup d'argent.

Dans cette pièce où la beauté des détails est délibérément sacrifiée à l'harmonie de l'ensemble, l'accord parfait est réalisé avec l'esprit et le tempérament de celui qui l'habite, tout est simple, net, schématique, mécanique, moderne. Des lignes droites, des surfaces nettes, des volumes géométriques sous les réactions photogéniques de la lumière toujours changeante, ici diffusée avec une très grande douceur. Ambiance de recueillement, de travail et d'har-

monie. L'air qu'on respire ici a un parfum subtil de centrale électrique, de clinique et de studio. Aux murs, les compositions dynamiques de Fernand Léger ressemblent aux lavis de quelques formidables et invraisemblables machines de série, en construction dans des ateliers proches. Et celui-là même autour de qui tous ces éléments s'ordonnent et s'enchaînent, celui qui est le centre et l'âme de cette pièce, auréolé par un vitrail « arts-déco 1925 » où la marque de sa firme s'inscrit en traits de feu, m'apparaît, tel le Prométhée banquier de l'instantané dramatique qu'il filma en 1921 chez Gaumont, enchaîné par les fils des téléphones et des stencils.

Cet incorrigible rêveur, le visionnaire de *L'Homme du Large*, de *Villa-Destin* et de *L'Inhumaine*, a dans sa manière de penser, de parler et d'agir, une rigueur, une sécheresse de businessman et d'ingénieur. Froideur calculée, car ceux qui le connaissent bien savent que sous ce flegme un cœur bat et se dissimule une belle sensibilité d'artiste, qu'il ne faut pas confondre avec de la sensiblerie.

Marcel L'Herbier me confie les raisons qui ont motivé le choix de son prochain scénario : *Nuits de Princes* qu'il va filmer aux studios de Billan-

court, pour la Société Sequana-Films, d'après le roman de Joseph Kessel, l'auteur de *L'Equipage*.

— *Nuits de Princes*, c'est le drame intérieur de tous les Slaves que la Révolution de 1917 a contraints à s'exiler. Drame silencieux, tout en



MARCEL L'HERBIER doit à travers l'appareil la foule des spéculateurs sur les marches de la Bourse pendant les prises de vues du film *L'Argent*.

profondeur, terriblement mélancolique.

Drame de la Mélancolie ! Nostalgie du passé, de la vie antérieure brutalement transformée en un épouvantable cauchemar, et puis monotonie et tristesse sans fin de la nouvelle existence dans un pays étranger, ami certes, mais où tout se révèle indifférent à leur grande souffrance muette. Incompatibilité de races. Les Slaves qui se sont fixés dans les pays latins, restent au fond des inadaptés. A les voir aller et venir parmi nous, essayer de s'incorporer à notre vie sociale, nous pouvons croire qu'ils ont pris leur parti de cette existence nouvelle.

« Eh bien, non, ils restent des inadaptés. Ils souffrent terriblement de l'exil, et dans leurs yeux clairs où persiste comme un reflet infiniment triste et doux de la grande steppe blanche où ils naquirent, nous pouvons lire la mélancolie où ils se consomment tous.

« L'action de *Nuits de Princes* se déroule en grande partie dans les cabarets et boîtes de nuit de Montmartre, au « Caveau Caucasiens » surtout. Là ils se retrouvent toutes les nuits, comme jadis, aux îles de la Néva, à Pétersbourg. L'ambiance de cabarets de tziganes nous révèle leur attachement au passé : cuisine russe, costumes et attractions russes, et le champagne qui coule à flots.

« Voyez-vous maintenant l'admirable atmosphère cinématographique : tous ces compatriotes qui se retrouvent entre eux, et évoquent les fantômes du passé, au rythme mélancolique d'une vieille chanson populaire, le passé surgissant au milieu du présent, s'y mêle et le compénètre. Action sur deux plans : la réalité, le souvenir. Thème éminemment cinématographique qui s'accommode d'une technique assez hardie et justifie les recherches les plus avancées d'interprétation photographique.

« Voilà le thème de mon prochain film, pour lequel, ainsi que pour *L'Argent*, rien ne sera négligé pour faire beau et grand. Je ne peux vous en dire davantage pour l'instant, ni vous citer des interprètes, mais bientôt nous en reparlerons. Dites seulement à vos lecteurs que j'ai été à Berlin engager tous les cosaques Djiguites qui paraîtront dans ce film au cours d'une parade hippique, de laquelle je tenterai de faire un sommet

d'expression et de technique, quelque chose comme une Ronde des Archers du *Prince Igor*, transposée sur le plan cinématographique.

« Enfin cette production sera réalisée avec le concours d'un procédé de synchronisme. Ce sera un film sonore, mais qui offrira l'avantage de pouvoir être exploité sans rien modifier aux installations actuelles de projection. »

Cette dernière affirmation ne laisse pas de me surprendre. Je pensais que Marcel L'Herbier était un partisan convaincu du film intégral en blanc et noir, sans l'adjonction d'aucun élément extérieur à l'esthétique actuelle de la photogénie. Je fais part de mon étonnement à l'animateur de *L'Argent*, qui me répond :

« — Pourquoi négliger ou nier prématurément des procédés nouveaux dont nous ne savons encore les possibilités ? L'erreur fondamentale jusqu'ici réside dans la conception qui est à la base de leur utilisation. Le film sonore, de même que le film en couleurs et en relief, ne doit pas tendre à la reproduction fidèle de la vie, mais à son interprétation.

« Le film en couleurs ne sera intéressant qu'autant qu'il transposera la gamme de couleurs naturelles. Où il y a déformation, il y a interprétation et souvent art.

« Qu'on cherche donc à obtenir de ces procédés des effets analogues à ceux déjà obtenus avec le cinéma actuel. Imaginez-vous une surimpression sonore synchronisée à une surimpression visuelle, un enchaînement de deux tableaux en couleurs dont la dominante de l'un sera verte et celle de l'autre rouge, voilà des effets beaucoup plus justes qui enrichiront la sensibilité du cinéma.

« Vous ne savez pas ce qu'on pourra tirer du ralenti sonore synchronisé avec le ralenti visuel. Un ami à moi, qui s'est amusé à enregistrer de vulgaires coups de trompes d'automobiles, qu'il a émis ensuite au ralenti, a découvert qu'ils contenaient une gamme sonore infiniment vibrante et prolongée. Leur beuglement bref devenait une série de modulations plus douces et subtiles que celles émises par une guitare hawaïenne.

« Je veux vous donner un autre aperçu, entre mille, sur les possibilités du relief à l'écran. Imaginez-vous l'importation

tance, la valeur psychologique que l'on pourra donner différemment à des plans successifs. Un personnage nous apparaîtra proche ou distant, attentif ou distrait, suivant la profondeur que nous donnerons aux images qui le représentent. Entre deux personnages évoluant dans une même pièce on pourra obtenir des valeurs psychologiques absolument différentes. »

Telles sont les intentions actuelles de Marcel L'Herbier, l'un des cinéastes auquel l'écran français doit quelques-unes de ses plus nobles et plus belles œuvres.

JACK CONRAD.

« Cinémagazine » en Province

MARSEILLE

C'est dans les vieux quartiers de Marseille que furent donnés les premiers tours de manivelle du film de René Jayet, *Une Femme a passé*.

Suzanne Talba, « éternelle fille de rien » s'enfuit, éperdue ; la silhouette d'un agent de police se dessine devant elle... ; mais non... cette ombre n'est que celle de Jean-Marie Grignard (Camille Bardou), un patron pénichier qui va l'emmener vivre à son bord.

Hérel, l'assistant, hurle dans le mégaphone pour essayer de disperser la foule tandis que Legeret, l'opérateur, fait sa mise au point.

TOULOUSE

La direction du Paramount nous annonce la présentation prochaine du film *Les Ailes*, avec synchronisation des sons, comme au Paramount de Paris ; d'autre part, cette salle nous donnera incessamment *Minuit, Place Pigalle* et, lors de sa sortie, *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*.

L'Apollo-Cinéma-Théâtre nous donnera très bientôt *La Venenosa*, le dernier film de Raquel Meller.

Enfin le Gaumont-Palace nous promet *Ben Hur*, qui doit passer dans peu de temps, ainsi que *Rose-Marie*, film tiré de la célèbre opérette.

Dranem, le héros de *J'ai l'Noir*, est actuellement en représentation aux Nouveautés.

La direction de l'Apollo acceptera à ses guichets les billets à tarif réduit de *Cinémagazine*, tous les jours en matinée et soirée, samedis (soirée), dimanches et fêtes exceptés. Pendant les semaines de grand gala ces billets ne seront pas valables. P. B.

TUNIS

Nous venons de voir parmi nous Norma Tallmadge, qui est venue à Tunis en voyage d'agrément, pour visiter notre pays. La grande star américaine est restée quelques jours puis elle repartit à Oran rejoindre sa sœur Constance, qui tournait, sous la direction de M. Mercanton, son dernier film, *Vénus*.

MM. Bellyeh, de la Paramount d'Alger ; Loiseau, des cinématographes J. Seiberras, d'Alger, Ferris, de la First National, et Aulart viennent de faire une tournée dans toute la Tunisie : Sousse, Sfax, Bizerte, Béja, Ferryville, Tunis, etc., pour le placement de leurs nouvelles productions.

M. Jacques Haik et son collaborateur M. Roger Dessort, à qui nous devons *Marouf*, sont venus de Paris pour organiser au Royal le grand gala, sous les auspices de M. le Résident général de France à Tunis, du film *La Grande Épreuve*.

SLOUMA ABDERRAZAK.

Nouvelles d'Allemagne

— La première publique de *Rausch (Ivresse)*, film tiré du drame de Strindberg, a eu lieu le 3 janvier au Capitol. Réalisateur : Gustaf Molander ; principaux interprètes : Lars Hanson et Gina Marnes.

— Le film tourné par le *Krassine*, durant sa croisière à la recherche des naufragés de l'*Italia*, a été présenté à Berlin, après Oslo, sous le titre de *Das Weisse Geheimnis (Le Secret blanc)*.

— Pour la Nero-Film, Constantin J. David vient de commencer de réaliser *Das Tagebuch einer Kokotte (Le Livre de chevet d'une cocotte)* avec Felicitas Maltén, Fred Doederlein, Mary Kid, Ernst Stahl-Rachbaur, Mathias Wiemann, etc...

— *Herzog Hansel*, le grand film sur la vie de l'archiduc Johann d'Autriche a été présenté au Marmorhaus, le 25 décembre. Principaux rôles : Xenia Desni, Igo Sym, Paul Biensfeld, Werner Pittschau (l'artiste mort accidentellement ces jours derniers), Max Maximilien ; réalisation de Max Neufeld.

— Jackie Coogan a joué son sketch avec M. Coogan père, à l'Admiralspalast de Berlin, où il obtint un immense succès.

— Les longues négociations entre l'U. F. A. et la filiale allemande des Films Delac et Vandal sont enfin conclues. Deux films, pour commencer, vont être prochainement réalisés en commun, annonce le *Film Kurier* ; le roman d'Emile Zola : *Au Bonheur des dames* et un second dont le titre n'est pas encore choisi. La mise en scène en sera confiée à Vandal. N'est-il pas très flatteur pour nous que des Allemands soient d'accord, dans cette nouvelle association artistique et commerciale franco-germanique, pour que son premier film soit tiré d'un roman d'un grand écrivain français, et réalisé par un metteur en scène également français ?

— Dolly Davis serait engagée pour le premier rôle féminin de *Verirrte Jugend (Jeunesse égarée)*, du Mondial-Films.

— Un formidable incendie a éclaté la semaine dernière à la filiale de la Terra-Films de Dusseldorf. Le feu a pris dans une chambre où l'on entreposait le celluloid et la colle servant à la confection des films. De peu d'importance, croyait-on tout d'abord, le fléau s'étendit soudain aux dépôts des films, qui furent pour la plupart détruits. Ils comprenaient des négatifs devant sortir à Noël et au début de l'année, et l'on comprendra ainsi que, bien que les dégâts très élevés soient couverts par des assurances, la destruction de nouveautés apportant un retard difficilement évaluables en marks, soit un sérieux handicap.

— La veille même de cet incendie aux dépôts de la Terra-Films à Dusseldorf, la *Berliner Zeitung* annonçait un projet de fusion de la Ufa et de la Terra. En réalité, ce serait plutôt le contraire, puisque le groupe Ullstein (U. F. A.) annonce qu'il se désintéressera, désormais, de la Terra et a cédé son paquet d'actions de cette firme à la I. G. Farbenindustrie (Compagnie des fabriques de couleurs) qui prendrait une plus grande extension.

W.

Cinémagazine VOUS PLAÎT ???

Soutenez-le en vous abonnant.
Faites-le connaître autour de vous.
Merci d'avance.

Sur Hollywood-Boulevard

Le bruit avait couru que la Fox était en train de négocier pour prendre la direction générale de la Lœw et de la Metro-Goldwyn-Mayer. M. Schenck, directeur de ces deux grandes sociétés, affirme qu'il n'en a jamais été question et que les « Lœw's Inc. and Metro-Goldwyn-Mayer » ne sont pas à vendre...

Il se fait, à Hollywood, depuis l'avènement des films parlants, une nouvelle classification des stars et une sorte de « rajustement des salaires ». Il y a les artistes sans expression verbale, qui ne jouent que dans les films silencieux, et il y a ceux qui ont pu s'adapter aux « talkies » et aux « silent pictures » à la fois. Ces derniers, naturellement, sont les plus cotés. Une autre classe encore comprend ceux qui ne rendent bien que dans les films parlants : ce sont les mimes médiocres, mais excellents acteurs, les plus étrangers, aussi, à l'art cinématographique.

La Fox se propose de « movietonner » un grand opéra.

La M.-G.-M. et la Fox viennent de lutter de vitesse pour la production, accélérée par la concurrence, d'un film ne comprenant que des hommes de couleur. La M.-G.-M. avait une quinzaine d'avance, avec *Hallelujah*, sur la Fox, qui achève de tourner *Hearts in Dixie*. Il y aura, pour ce dernier film, un chœur de 50 chanteurs noirs synchronisés.

Edward Connelly, âgé de soixante-treize ans, un vieil acteur de l'écran, à la M.-G.-M. depuis 1914, vient de mourir de l'influenza qui règne à Hollywood. On pourra le revoir dans le dernier film de la Metro, *Desert Law* (La Loi du Désert).

Evelyn Brent a été « empruntée » à la Paramount par l'Universal pour créer le rôle de Pearl dans *Broadway*, aux côtés de Glenn Tryon et Myrna Kennedy, l'ingénue du film. Ajoutons que la belle artiste Evelyn Brent vient d'épouser M. Harry Edwards, directeur de la Christie, à Agua Caliente.

Contrairement aux déclarations de Jesse Lasky, qui a prédit la disparition du film silencieux avant cinq ans, M. Zukor a dit ceci : « Notre avenir est dans les films silencieux agrémentés de dialogues. Ils ne feront office, dans certaines productions, en quelque sorte, que de légendes moins rébarbatives ; en tout cas, nous n'en ferons pas un emploi plus excessif que des légendes. Et jamais nous n'introduirons de dialogues, simplement parce que c'est une nouveauté. Nous pensons que la pantomime, dans l'expression d'une comédie ou d'un drame, est le plus difficile des arts et le fond même du cinéma ; le dialogue ne s'y adjoint que pour aider, sans plus, à cette expression. »

Cette déclaration est importante, et les opinions sont très diverses, en Amérique, sur l'avenir des talkies.

Ina Claire, actrice de théâtre américaine, devient star chez Pathé pour des films parlants.

Norma Shearer qui vient de terminer *A Lady of Chance*, va créer le rôle de Mary Dugan dans *The Trial of Mary Dugan* (le Procès...). De ce fait, son film *The Last of Mrs. Cheney* a été différé.

Dans *Bachelor's Club* (le Club des Célibataires), Edna Murphy et Barbara Worth seront les rôles féminins aux côtés de Richard Talmadge.

Le premier film parlant de Ronald Colman sera *Bulldog Drummond*.

C'est Johnny Mack Brown, dans *Michael*, et George Irving, dans le rôle de Mary Pickford dans *Coquette*.

John Barrymore et Mona Roco tournent *The King of Mountains* (le Roi des Montagnes) sous la direction de Ernst Lubitsch.

Sally Blane, une nouvelle star, extrêmement jolie, joue *King Cowboy*, pour la F. B. O.

William Powell a renouvelé son contrat avec la Paramount.

Clara Bow vient de terminer *Three Week Ends*.

Pathé vient d'engager Marie Prevost pour jouer dans *High Voltage* avec William Boyd et Alan Hale.

Le nouveau film d'Eleanor Boardman est

Le nouveau contingentement en Allemagne

Le *Film Kurier* publie le nouveau règlement de contingentement établi par le commissariat du Reich pour l'importation.

Ce règlement sera appliqué jusqu'à la mise en vigueur de l'accord international de Genève concernant les restrictions. Chaque année de contingentement est comptée du 1^{er} juillet d'une année au 30 juin de l'année suivante.

Les fiches d'importation seront données aux loueurs de films en proportion du nombre des films allemands distribués par eux pendant les deux années précédentes. Comme films allemands seront seuls considérés les films dont les intérieurs au moins auront été réalisés dans les studios allemands.

Seuls les films ayant nécessité au moins quatorze journées de studio et ayant au moins 1.500 mètres de longueur pourront être considérés comme films de contingentement.

On a envisagé la distribution de 210 permis d'importation pour l'année de contingentement commençant au 1^{er} juillet 1929. De ces 210 permis, 160 seront distribués proportionnellement aux loueurs. Les autres 50 permis restent à la disposition du commissaire du Reich qui les donnera aux firmes qui auront le plus vendu de films allemands à l'étranger.

Pour l'importation de films à court métrage et de documentaires, l'ancien règlement reste en vigueur.

PAUL TAUSSIG.

She Goes to War (Elle part en guerre) aux United Artists. Alma Rubens y chantera. Ce film sera encore un film de guerre, mais original tout de même par des épisodes, des à-côtés de la grande tourmente non encore portés à l'écran. La guerre de 1914-18 est décidément une mine inépuisable pour l'écran.

L'« U » vient d'élever J. Schildkraut au stardom.

Nous aurons bientôt peut-être le plaisir de voir à Paris Olive Borden, qui vient de s'embarquer pour l'Europe avec sa mère, en congé de quelques semaines.

La Fox, qui fut la première société américaine à exploiter, avec la Warner's, les films parlants, en ralentit la production et conservera 40 ou 50 p. 100 de films silencieux, sans aucun dialogue. Les 50 ou 60 p. 100 restant seront movietonnés ou seront entièrement parlants. La Paramount et la Warner's sont les sociétés qui restent le plus fidèles à la nouvelle découverte. L'émulation est loin d'être aussi grande chez les autres producteurs.

R. F.

LE SONGE DE M. LOUIS AUBERT

Après leur assemblée générale annuelle les membres de l'Association professionnelle de la Presse cinématographique ont diné fraternellement sous la présidence de M. Jean Sapène.

A eux s'étaient joints des invités charmants, directeurs de nos grandes firmes, dont certains débutèrent dans les salles de rédaction, artistes qui parfois écrivent un « papier », jolies femmes qui le lisent, surtout quand il est à leur louange. Tous confrères ! Ce fut un banquet en tous points réussi et, comme dans tout banquet, au dessert on discourt, et on discourt ferme !

Le premier, M. Sapène dit sa foi en l'organisation et en la force de cette organisation. M. Louis Aubert, qui revient d'Amérique, nous conta un songe, un songe qui m'a fait rêver ! Ne déplore-t-il pas l'éparpillement des efforts de la corporation du film ! Selon lui, deux distributeurs suffiraient à diffuser la production nationale, la marque Aubert y comprise, naturellement. Puis au lieu de dépenser quatre-vingts et quelques millions pour réaliser une soixantaine de films, mieux vaudrait, toujours selon M. Aubert, ne réaliser pour la même somme qu'une vingtaine de productions seulement, de superproductions s'entend ! De soixante à vingt, il y a une marge. Que deviendraient ces vingt superproductions ? Toutes ne seraient pas des chefs-d'œuvre, toutes ne seraient pas non plus de bons films ; il y aurait bien quelques navets. Qu'en resterait-il ?

Je ne veux faire nulle peine à M. Louis Aubert, qui est la courtoisie même et qui est fort averti des choses du cinéma, mais courons plutôt notre chance et faisons du film, beaucoup de films ! pour les directeurs qui en réclament environ cinq cents, bon an, mal an. Dans une production intense, un assez grand nombre de bons films surgiraient peut-être... Puis allons, comment les jeunes se manifesteraient-ils avec une production serrée, réduite aux seules grandes machines ? Comment verrions-nous des talents se révéler comme se révélèrent René Clair, Henri Chomette, Cavalcanti, Jean Bertin, Jean Milva ? Un Lacombe

aurait-il pu tourner *La Zone*, vendue en Amérique ! Bertin et Tinchant, *La Vocation*, ou Albert Guyot *A quoi rêvent les bœufs de gaz ?*

M. A. Osso, administrateur, comme l'on sait, de la Paramount française, leva son verre à la presse. C'est un ami de cette presse. Il lui a conseillé d'éclairer les directeurs de salles pour les aider à améliorer l'exploitation. M. Osso n'a pas tort, les journaux de cinéma peuvent être le lien — l'agent de liaison — entre le public et l'exploitant. Et nous autres à *Cinémagazine*, tâchons de remplir ce rôle dans la plus large mesure possible. Mais M. Osso nous a rappelé aussi qu'aux États-Unis, d'où il revient, il n'y avait que deux organes corporatifs. L'A. P. P. C. avec ses 175 membres est donc une hérésie. Halte-là !

Un vieux principe veut que la fonction crée l'organe ; si les journaux spéciaux sont si nombreux c'est qu'ils sont lus. Si les 175 membres de notre A. P. P. C. n'écrivent pas tous régulièrement, d'autres journalistes s'intéressent au cinéma qui se fait une place dans les plus importants quotidiens. Puis nous sommes au pays de Rivarol et nous aimons ces bagatelles de l'esprit qui courent les rubriques, comme les libelles jadis couraient les ruelles. Il y a beaucoup de journaux de cinéma et leur activité est grande. Il souhaite aux studios une activité semblable et un égal succès.

Et d'autres parlèrent, MM. Brézillon, Hurel, Marodon, Toulont, Bonardi, Chataignier, qui tous dirent des choses fort sensées et enfin M. Renaitour, jeune et ardent député, un confrère aussi qui affirma son amour du cinéma et son horreur de la censure, en quoi je l'approuve comme je l'approuve de ne pas s'être reconnu dans ces *Nouveaux Messieurs* qui font frémir ses collègues du Palais-Bourbon.

Bref, on parla beaucoup. De cette éloquence cinématographique, tirons une conclusion : les temps sont révolus, l'heure du cinéma parlant est réellement venue.

JEAN MARGUET.

Chez le "Comte de Monte-Cristo" à Billancourt

Nous venons de voir Edmond Dantès ! Ce nom sonne à nos oreilles comme un long cri de vengeance... qu'Alexandre Dumas nous fit déguster — rappelez-vous-en l'ineffable charme — au cours de six volumes compacts qui enchantèrent notre jeunesse.

Hé bien ! Edmond Dantès est sorti tout vif des pages étincelantes du maître romancier, à la voix de Fescourt, habile metteur en scène et imagier d'envergure. C'est aux studios de Billancourt que nous sommes allés voir le miracle : ressusciter le *Comte de Monte-Cristo*, qu'une première vision à l'écran, aux âges de technique bien sommaire encore, ne laisse plus qu'une ombre de souvenir.

Edmond Dantès, qu'incarne aujourd'hui Jean Angelo avec beaucoup d'art et de sincérité, venait d'entrer dans le cabaret tumultueux où, acclamé par la foule des bohémiens et Espagnols, ses amis, il doit revoir soudain Mercédès, celle qu'il aime. Fernand, autrement dit Modot, n'a pas l'air très réjoui de ce retour inopportun, car il aime aussi Mercédès et sent visiblement la jalousie le tenailler. Il regarde avec dépit ses compagnons et ses compagnes qui acclament le sympathique arrivant. Cette scène est enlevée avec une fougue endiablée. Quant à Mercédès, elle n'a cure en ce moment d'un tel triomphe : Lil Dagover, en effet, dans un coin du studio bien chauffé, se repose des émotions de la matinée, où elle tourna une longue scène avec Dantès, une scène d'amour où elle se montra admirable, et, maintenant, fixée sur les sentiments du héros, elle ne craint nulle rivale. La charmante artiste, dans un douillet fauteuil, sommeille ou songe, les yeux mi-clos...

Entre deux scènes, autour de quelques Italiens et Espagnols, elles se sont rassemblées les figurantes, au son de leurs guitares, et l'on chante pour préparer l'atmosphère de la scène suivante où Angelo sera vu seul, en gros plan, émouvant d'enthousiasme à la joie du retour... Et, parmi ces couleurs écarlates, pardessus et chapeau noir, je ressemble, malheureux journaliste, à

l'abbé Faria, prêt à entrer dans le champ !

Mais, entre-temps, M^{me} Brabo, assistante, d'Henri Fescourt avec Doristient à nous faire admirer le magnifique château du pauvre Dantès de tout à l'heure, devenu le comte de Monte-Cristo. Des ouvriers, dans un autre studio, en élèvent hâtivement les vingt ou trente, colonnades ; un splendide vestibule se voit au fond, d'où le « rescapé » des flots mortuaires, en se promenant avec calme, attendra l'heure d'une terrible vendetta. L'édifice achevé sera une œuvre d'art, palais digne du Génie de la Lampe merveilleuse... On se hâte, car, le surlendemain, doivent évoluer là et y danser, Pierre Batcheff et Michèle Verly, dans les costumes de l'époque romantique, au milieu d'une grande figuration.

Léon Courtois, cependant, affable et avisé régisseur, nous tire de notre enchantement en nous appelant afin que nous ne manquions pas l'entrée d'Angelo. Un tintamarre assourdissant, des... coulisses, fête son entrée et le met dans l'ambiance indispensable. Il rit, Dantès, de toutes ses dents, il ne se doute pas... Le drame va commencer, sinistre, avec le glas funèbre de l'abbé Faria... souvenez-vous !

— Mais non, tout cela a eu lieu, m'explique Courtois, les extérieurs ayant été tournés près de Marseille, sur les bords de la Méditerranée, où ses flots se sont déjà refermés sur lui... ou, plutôt, sur Dantès vivant !

Et nous songeons, en quittant le studio, à ces nécessités inévitables du cinéma qui bouleversent l'ordre des événements, vérifiant ainsi, d'une façon inattendue, les théories hyperboliques d'Einstein, savoir : la relativité du temps et de l'espace, l'hypothèse hardie (combien idéale pour nos mathématiciens !) du destinataire recevant sa lettre avant qu'on l'ait mise à la poste !

O artistes ! que la vie doit être belle et surprenante pour vous, la vie qui se déroule ainsi en marche arrière, où vous arrivez, pour vivre ensuite votre départ, où vous vivez un amour exceptionnel, après en être mort !...

ROBERT FRANCÈS.

"MONTE-CRISTO"



LIL DAGOVER

dans le rôle de Mercédès de la production que Henri Fescourt réalise pour les Films Louis Nalpas.

**

" LA POSSESSION "



André Nox et Francesca Bertini dans une scène du nouveau film de Léonce Perret, tiré de la célèbre pièce d'Henry Bataille.



Dans cette autre scène du même film, voici réunis les principaux interprètes : Jane Aubert, Gil Roland, Francesca Bertini et Pierre de Guingand. Franco-Film présentera prochainement cette production qui s'annonce comme l'une des plus importantes de la saison.

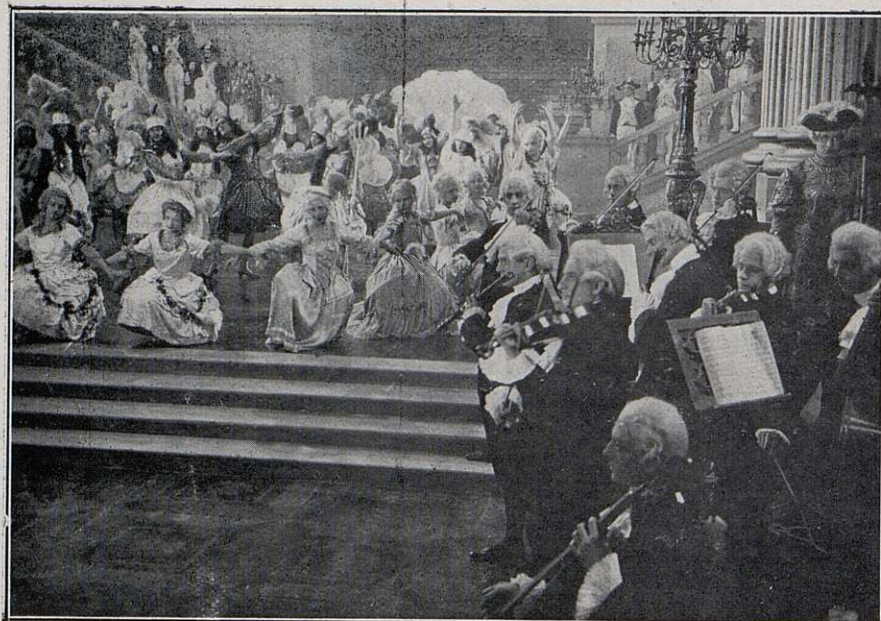
" CAGLIOSTRO "



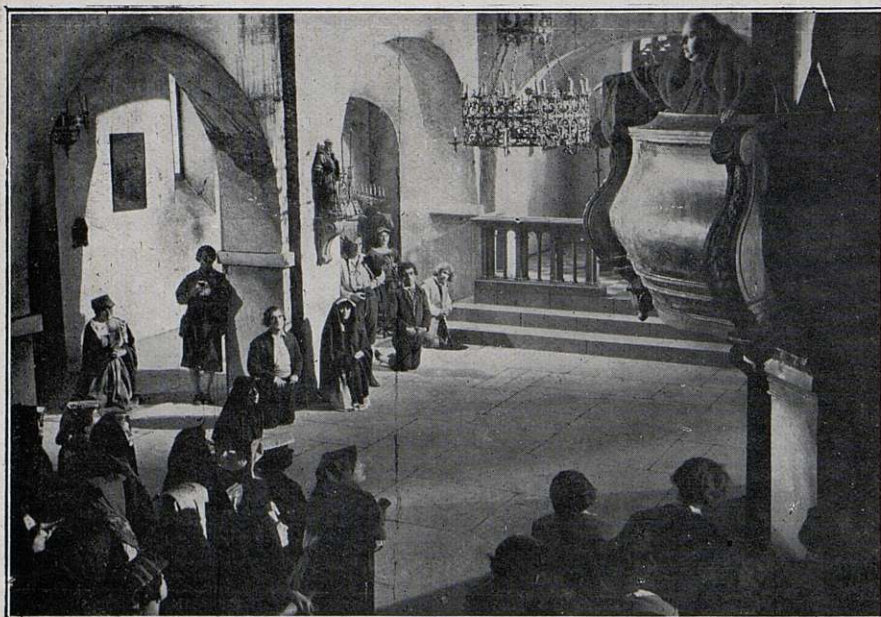
RINA DE LIGUORO

Cette belle artiste, dont on sait les nombreuses créations, interprète le rôle de la marquise Espada dans « Cagliostro », le superfilm que réalise Richard Oswald pour les Sociétés Albatros et Wengeroff-Films.

" CAGLIOSTRO "



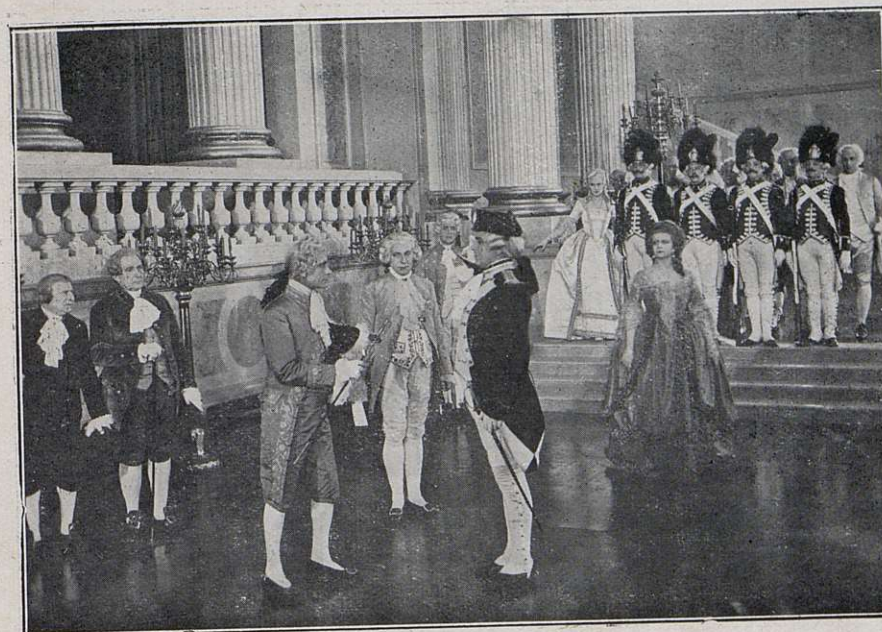
Une fête à la Cour de Versailles.



Un sermon dans une petite église.

Ces deux scènes si différentes sont extraites de la superproduction que réalise Richard Oswald.

" CAGLIOSTRO "



Alfred Abel (duc de Rohan), Van Daële (Louis XVI), Renée Hérivel (Lorenza) et Suzanne Bianchetti (Marie-Antoinette) dans une scène de cette production.



Hans Stüwe (Cagliostro) et Renée Hérivel (Lorenza) dans une autre scène de ce film de Richard Oswald.

" CAGLIOSTRO "



CHARLES DULLIN

Ce grand acteur que nous n'avions pas revu à l'écran depuis longtemps incarne avec talent le marquis Espada dans le film que tourne Richard Oswald pour les Sociétés Albatros et Wengeroff-Films.

" L'ACTRICE "



Voici une très amusante scène de ce film où l'on peut voir en présence l'espièglerie de Norma Shearer et l'ahurissement d'Owen Moore. Présentée d'abord au Gaumont-Palace, cette délicieuse comédie M. G. M. fera ensuite son tour de France.

" FIGARO "



Marie Bell, sociétaire de la Comédie-Française (Suzanne); Jean Weber, de la Comédie-Française (le page Chérubin) et Arlette Marchal (la comtesse).



Edmond Van Duren (Figaro) et Léon Bélières (le docteur Bartholo).

Dans ces deux scènes on voit les protagonistes du film réalisé par Gaston Ravel, en collaboration avec Tony Lekain, pour Franco-Film, d'après la célèbre trilogie de Beaumarchais.

CHARLIE CHAPLIN ET SA MÈRE

Il y a quelques jours déjà, un petit homme aux cheveux noirs grisonnants se tenait près d'une tombe. Il était seul, dans son chagrin, comme il avait été seul dans ses luttes et dans son succès.

C'était une petite tombe, à peine plus grande que celle d'un enfant. Mais la femme qui reposait là avait eu un grand courage dans une petite enveloppe. La guerre, jetant la mort dans ses familières rues de Londres, l'avait toutentière ébranlée et jamais elle ne s'était remise de cette secousse. C'était une petite tombe, mais elle renfermait le grand amour de Charlie Chaplin.

Avec sa mère, c'est toute sa jeunesse qui est morte, c'est tous les nœuds qui le rattachaient encore à cette vie d'autrefois, alors que, gosse en guenilles, il se pavait dans les pauvres rues londoniennes, imitant, pour s'amuser, la démarche et l'allure du colporteur ambulant. Tandis que ses deux beaux-frères Wheeler Dryden et Sydney Chaplin quittaient la maison pour se débrouiller, Charlie, âgé de huit ans, resta avec elle dans cette pièce mansardée qu'il devait — des années plus tard — reproduire fidèlement dans *Le Gosse*. Tous deux, ils avaient connu la faim et le froid, ils avaient ri, aussi, tous deux ensemble, des incidents comiques de la rue; elle avait su le remercier et féliciter lorsque, petit bonhomme, il rapportait à la maison des sous gagnés à amuser par ses chants et par ses danses la foule faisant la

queue aux guichets des théâtres.

Les sacrifices qu'elle avait faits pour lui, les efforts bien au-dessus de l'âge d'un enfant, qu'il dut faire pour rapporter quelque argent à la maison, eux deux seuls le savent, Charlie n'a jamais été très bavard sur lui-même.

L'une et l'autre des femmes qu'il a épousées ont déclaré ne pas le comprendre. Peut-être que la petite femme à l'esprit obscurci, aux cheveux noirs grisonnants, si semblables à ceux de son fils, peut-être fut-elle la seule qui connut véritablement Chaplin.

Pauvre Charlie! Il y a dans sa vie bien des amertumes. La pire de toutes fut, sans doute, lorsqu'il dut se rendre compte que, par une cruelle ironie du destin, alors qu'il pouvait enfin donner à sa mère la tranquillité et le



CHARLIE CHAPLIN

bonheur, après les dures années de lutte qu'elle avait supportées avec lui et pour lui, elle ne pouvait plus comprendre que ces années étaient finies et qu'ils étaient pour toujours à l'abri du besoin.

Ceux qui la connaissaient disaient que, parfois, elle était effrayée de la fortune de son fils. Elle qui avait marchandé à un sou près les aliments et qui avait connu les horreurs de la misère dans les faubourgs de Londres, elle ne pouvait comprendre la grande maison de Chaplin, ses tentures de velours et ses douces fourrures. Elle le suppliait d'abandonner un travail qui ne pouvait être honnête. Vingt-cinq ans auparavant, n'avait-elle pas espéré faire de lui un pasteur?

A d'autres moments, elle sombrait dans le passé ; oublieuse des soies qui l'habillaient, elle se voyait, jeune veuve avec ses trois enfants et, au lieu du chaud soleil de Californie, elle revoyait, derrière les fenêtres, la fumée et le brouillard de Londres. On raconte cette histoire :

La mère de Charlie vint un jour, accompagnée de sa dame de compagnie, assister, comme elle avait souvent l'habitude de le faire, au travail de son fils, au studio. Installée paisiblement dans un fauteuil, elle regardait le comédien qui, sous sa défroque habituelle de vagabond, menait sa farce et cherchait, devant un miroir, à nettoyer ses habits de la poussière qui les tachait. Mais, comme il s'efforçait de donner le pli à ses immenses pantalons, qu'il brossait ses comiques chaussures et frottait de sa manche déchirée son melon bossué, elle poussa un petit sanglot et courut à lui, devant les cameras en action :

— Charlie boy, cria-t-elle en le prenant dans ses bras, je ne savais pas que vos vêtements étaient si déchirés ; et vos chaussures, elles sont affreuses. Mais ne vous tracassez pas. Ayez confiance en votre mère, mon chéri. Nous nous arrangerons pour que vous ayez de nouveaux vêtements ! Nous nous arrangerons de n'importe quelle manière !

Charlie essaya de la consoler, mais son trouble était trop grand. Elle faisait projets sur projets, comme autrefois, pour acheter à son enfant des vêtements et des chaussures.

— J'ai un autre costume, mère, un bien meilleur, lui dit-il enfin, venez à la maison avec moi, je vous le montrerai, je l'essaierai et vous verrez qu'il est tout à fait correct.

Et, son bras autour de ses épaules, il la conduisit jusqu'à sa voiture et partit avec elle. Le studio ne le vit plus, ce jour-là.

Pendant sept ans, Charlie batailla avec le gouvernement des U. S. A. pour obtenir la permission de garder sa mère auprès de lui. Le choc occasionné par un raid d'avions l'avait profondément ébranlée et elle n'était plus capable de raisonner nettement. Que Charlie Chaplin soit un grand artiste et un homme riche, cela impor-

tait guère au peu sentimental Oncle Sam : la loi interdisait l'entrée dans le pays à la pauvre femme, à moins de pouvoir prouver qu'elle ne deviendrait pas une charge publique. Chaque année, après bien des efforts, une autorisation était accordée, mais chaque année, la menace d'un exil était suspendue sur la paisible villa de San Fernando Valley, où Charlie avait installé sa mère.

Elle avait tout ce qu'il pouvait lui acheter : des fleurs, de jolies robes, des domestiques, une voiture à elle ; il lui apportait même des bijoux, ce qui la faisait rire de joie comme une petite fille ; et à travers tous les troubles de sa vie domestique, les difficultés d'argent, les procès, les scandales dans la presse, Charlie ne manqua jamais de visiter sa mère au moins une fois par semaine. A ses amis, il pouvait sembler triste, morne, souvent mélancolique, mais avec elle, il était toujours joyeux et trouvait toujours moyen de la faire rire. Les infirmières de l'hôpital les entendaient rire tous deux gaiement la veille de sa mort.

Très peu de monde, dans la colonie cinématographique, connaissait Mrs. Chaplin. Les films de son fils passaient dans une salle à elle, dans sa maison ; deux fois, on la conduisit voir *Le Cirque* au cinéma, mais ceux qui virent cette petite femme aux yeux d'enfant sous ses cheveux blancs, et qui l'entendirent parler à sa dame de compagnie du « petit » ne devinèrent certes pas tout ce que le génial comédien lui devait. Les quelques personnes qui la connurent disent qu'elle avait beaucoup des gestes, des manières et des expressions qui rendirent Charlie célèbre. Elle avait été, dans sa jeunesse, une actrice pleine de fantaisie et d'intelligence et avait même connu quelque célébrité comme chanteuse d'opérette ; son fils raconte aussi comment, assise à la fenêtre de leur mansarde, elle imitait les passants pour amuser ses enfants et leur faire oublier qu'il n'y avait pas de quoi dîner.

Ceux qui la connurent disent aussi comme elle aimait passionnément « le petit », comme elle appelait toujours son plus jeune fils. On lui avait montré ses petits-enfants, mais elle resta indifférente. Les fils aînés lui prodig-

guaient leur affection, mais c'est à Charlie qu'elle était surtout attachée. Peut-être son cœur de mère réalisait-il que c'était lui surtout qui avait été meurtri par la vie !...

Durant ses quelques dernières heures, elle tomba dans un profond engourdissement et les infirmières prièrent Charlie de ne pas la voir.

— Vous ne pouvez lui faire aucun bien, dirent-elles, et cela vous brisera le cœur. Il vaut beaucoup mieux que vous conserviez d'elle le souvenir de ce qu'elle était encore hier.

Chaplin a horreur de la mort. Il écouta leur avis et partit. Mais à peine à un mille, il fit demi-tour et revint. Comme il entra dans la chambre de sa mère, elle ouvrit les yeux. Une lueur de connaissance y passa et elle chercha sa main et la saisit.

Peut-être, qui sait ? vit-elle, à ce moment, non pas le clown illustre qui fait rire des millions d'êtres, non pas même l'homme fait aux cheveux grisonnants, au visage las, mais le bambin déguenillé, aux boucles noires, qui lui apportait fièrement une poignée de sous gagnés en dansant la gigue ou en imitant le gros et pompeux portier d'un théâtre du Strand.

LUCIENNE ESCOUBE.

CHRONIQUE JURIDIQUE

DES DROITS DE L'ADAPTATEUR

DANS le numéro du 15 décembre 1928, consacré aux Muses, de l'intéressant hebdomadaire *Chantecler*, mon confrère Ernest-Charles donne une brève étude sur un problème dont la solution ne saurait laisser indifférent nul ami de l'art muet. En voici les données :

Cinéma par le truchement de M. Ali Héritier, s'inquiète de savoir l'avis des techniciens sur les points ci-dessous énoncés :

« A-t-on le droit de modifier l'intrigue d'une œuvre littéraire ou théâtrale, adoptée à l'écran, sans en déflorer le sens et sans irriter les spectateurs, bien souvent déçus par cette profanation et par un dénouement différent ? »

Il y a dans cette interrogation une

double curiosité : l'une est d'ordre juridique, l'autre ne l'est pas.

La réaction des spectateurs devant les transformations affectant une œuvre déterminée afin d'en faciliter la projection à l'écran nous échappe. Aucune règle ne les guide. Et ils traduisent librement, de façon objective, leur sentiment personnel. Ils peuvent, selon les cas, préférer à l'originale, la version remaniée due au metteur en scène ou, au contraire, la trouver insuffisante. Ce sont là les éléments psychologiques, auxquels est subordonné le succès du film. Dans ces considérations il n'appartient pas au juriste d'entrer.

Mais il est de sa compétence d'examiner si l'adaptateur, même en la transformant d'une manière heureuse, même, si je puis ainsi m'exprimer, en la « perfectionnant » — est habilité à marquer l'ouvrage inspirateur d'un ou de plusieurs caractères nouveaux.

A cela, grâce à une ferme, une intelligente jurisprudence répond de manière claire, nette, précise.

Pour les œuvres tombées dans le domaine public, il n'y a rien à dire et chacun en peut tirer parti.

Pour celles sur lesquelles subsiste le droit d'auteur ou celui de ses héritiers, rien ne peut être fait sans les autorisations indispensables. Sans quoi l'on risque d'être atteint par les textes réprimant la contrefaçon. L'auteur et ses successeurs, s'il échec, possèdent un droit moral et un droit matériel sur l'écrit. Permettant une adaptation, ils n'entendent pas souscrire à des actes susceptibles de le dénaturer. Aussi, non seulement peuvent-ils empêcher une adaptation s'ils n'y consentent point, mais encore il leur est loisible d'éviter une adaptation déformant leurs conceptions.

A la vérité, c'est justice !

GÉRARD STRAUSS,

Docteur en droit. Avocat à la Cour.

Afin d'éviter le plus possible le retour des invendus, achetez toujours

Cinémagazine

AU MÊME MARCHAND

Échos et Informations

Le sort des « Nouveaux Messieurs ».

A l'heure où paraîtront ces lignes le sort des *Nouveaux Messieurs*, le film de Jacques Feyder frappé d'interdit gouvernemental, comme l'on sait, sera sans doute fixé :

A la fin de la semaine dernière la commission de contrôle des films spécialement convoquée s'est réunie pour voir le film et formuler son avis. De cet avis dépendra sans doute le maintien ou le retrait de la mesure prise, il y a quelques semaines, par les bureaux du ministère de l'Intérieur.

Qu'advient-il ? On est optimiste. Il n'est pas impossible qu'en cadeau de nouvel an il soit offert au public français de visionner la belle œuvre de Jacques Feyder, qui est une belle œuvre française.

Au Club de l'Écran.

Le Club de l'Écran aux destinées duquel préside notre confrère Pierre Ramelot, s'est installé au Rialto Cinéma où il donnera ses séances. Le but de ce groupement est de réunir les fervents de l'art muet, pour présenter non seulement des productions d'avant-garde mais aussi les productions classiques de l'écran. Ainsi, après avoir montré *Visages d'Enfants* de Jacques Feyder, Ramelot a présenté au cours de sa onzième séance *Craignebille* du même Feyder et *Rêve de Plage*, un film de Jean-Paul Le Tarrare.

Lorsque la lumière est revenue, une discussion s'engage, selon la coutume, sur les mérites, les défauts des productions présentées, sur le cinéma et sur bien d'autres choses...

Réunions intéressantes qui prouvent la vitalité de l'art muet. Réunions suivies par de nombreux cinéastes, puisqu'on pouvait reconnaître l'autre jour, parmi beaucoup de monde, Gaston Ravel, Dreville, Lenauer, Marc Allegret, Claude Autant-Lara, Boisvyon, Ginot, Lepage, Pierre David, Jean-Charles Reynaud, directeur des *Débats*, et quelques jolies artistes : Simone Mareuil, Yvonne-Dumas, Mona Goya, Vanda Vangen...

Pour les conscrits...

La Chambre Syndicale française de la Cinématographie communique la note suivante :

Les jeunes gens nés du 1^{er} août au 31 août 1908, incorporables en mai 1929, susceptibles de faire des ouvriers ou employés spécialistes dans le personnel non navigant des formations et établissements de l'aviation militaire (électriciens, opérateurs de cinéma, photographes) sont priés de bien vouloir envoyer à la Chambre Syndicale, 13 bis, rue des Mathurins, avant le 20 janvier 1929, les renseignements ci-dessous :

Nom, prénoms, date de naissance, adresse avec rue et numéro, décision (si possible) du Conseil de revision, bureau de recrutement ou canton, où l'intéressé a été recensé, profession, références, appréciation sommaire sur l'instruction et la valeur professionnelle.

Le musicien Louis Pallay à Paramount.

M. Pierre Millot, qui depuis plusieurs mois dirigeait la musique au Paramount et à la S.A.F. des films Paramount, a prié M. Adolphe Osso de vouloir bien le relever de ces dernières fonctions afin de se consacrer uniquement au théâtre Paramount.

C'est M. Louis Pallay, qui a été désigné pour lui succéder comme directeur de la musique à la S. A. F. des films Paramount. Il aura sous sa direction les orchestres des théâtres Paramount de Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nice, Lille, Reims, Strasbourg, Bruxelles, et fera les adaptations musicales de tous les films Paramount.

Tous ceux qui ont entendu, lors de la récente présentation de *La Vierge folle*, la remarquable adaptation musicale que M. Pallay a faite pour ce film, conviendront qu'aucun choix ne pouvait être meilleur.

Après la catastrophe de la Guadeloupe.

Le Syndicat français des directeurs de théâtres cinématographiques tient à signaler la détresse de M. M.-F. Villoing, directeur des cinémas de Basse-Terre et de Saint-Claude, dont les établissements ont été entièrement détruits par le sinistre qui a désolé cet été la colonie de la Guadeloupe.

Dès qu'il a eu connaissance de cette infortune, le Syndicat n'a pas ménagé ses demandes, afin d'obtenir pour M. Villoing une juste réparation : mais les crédits votés par le Parlement seront presque entièrement absorbés par la remise en état des voies de communications des édifices publics et les secours indigènes.

Il faut donc en appeler à l'Industrie cinématographique pour sauver un des siens, directeur de cinémas, qui, loin de la mère Patrie, assure la tâche obscure mais utile de diffuser nos productions nationales.

Les renseignements précis qui nous parviennent de Basse-Terre nous apprennent que peu de chose suffirait à notre adhérent pour recommencer modestement son effort et rendre ainsi à l'industrie cinématographique un débouché à la Guadeloupe. Il faudrait : un projecteur, un arc à miroir, un petit groupe électrogène 110 volts 15-20 ampères, un phonographe amplificateur et quelques disques.

Et pour assurer la remise en marche de l'exploitation, une douzaine de films.

Nul doute que tout cela ne soit promptement réuni par une de ces manifestations de solidarité corporative qui sont l'honneur de la cinématographie.

S'adresser pour tous détails au siège du Syndicat français des directeurs de théâtres cinématographiques, 17, rue Etienne-Marcel, Paris (1^{er}). Téléphone : Louvre 00-62.

« Siegfried » et Jean Giraudoux.

On dit que M. Jean Giraudoux a constitué une Société pour réaliser un film d'après son célèbre roman *Siegfried et le Limousin*. Le metteur en scène choisi serait Abel Gance.

Les musiciens et le film sonore.

Les artistes musiciens s'inquiètent des répercussions que l'introduction du film sonore dans les programmes peut provoquer sur leur situation. Leurs délégués se sont rencontrés avec les membres du bureau de la Fédération du Spectacle pour rechercher avec eux les moyens de protéger leurs intérêts.

« Le Dernier des Abencérages ».

Maurice Kéroul va partir pour l'Espagne, non pour y bâtir des châteaux, mais pour y tourner un beau film : *Le Dernier des Abencérages*. Claudie Lombard, qui fut la Fernande de *Graine au vent*, sera la vedette de cette nouvelle production. Les prises de vues du *Dernier des Abencérages* commenceront dans les premiers jours de février.

Jean Bart.

M. Arthur Bernède travaille en ce moment au scénario d'un nouveau film qui fera revivre à l'écran la vie de Jean Bart. Nul n'était mieux qualifié pour cette réalisation que le populaire écrivain à qui nous sommes redevables d'un *Surcouf* qui a laissé le meilleur souvenir.

Fusion Warner-First National.

Le représentant de la grande firme américaine Warner-First National est attendu à Paris. Il vient, dit-on, pour réunir les filiales européennes de ces deux firmes.

« La Maison des Hommes vivants ».

Gaston Roudès va réaliser prochainement pour la Vita, de Vienne, un film tiré du chef-d'œuvre de Claude Farrère. Plusieurs artistes français ont déjà été engagés.

LYNX.

LES FILMS DE LA SEMAINE

HURAGAN

C'est « un épisode du long martyre de la Pologne », film sincère du souvenir dont tous les interprètes ont tenu à conserver l'anonymat. La Pologne, en 1863, tentait de se libérer du joug russe, aussi la répression était-elle terrible. Le capitaine russe Ignatow, brute sanguinaire, est nommé à Varsovie. S'enuyant, il fait une cour assidue à une noble et belle Polonaise, Hélène Jawiszanka, dans les soirées et les bals où les notables du pays étaient contraints d'assister.

Un des chefs du mouvement anti-russe, Thadée Orda, est sauvé par Hélène un jour que, poursuivi, il s'était réfugié près d'elle. Ils se revoient lorsque, plus tard, il se réfugie dans le château même d'Hélène. Ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre, elle, la riche châtelaine, et lui, le patriote obscur, hier peut-être encore un malheureux ouvrier. Cet amour noble et spontané, communiant dans l'amour de la Patrie en danger, est rendu avec une émotion et une vérité très rares. Amour éphémère car tous les Polonais sont tués, ainsi qu'Hélène et ses parents, dans l'assaut du château par Ignatow.

Œuvre violente et passionnée, très belle mise en scène..

ROSE D'OMBRE

Interprété par GRETE MOSHEIM.

Catherine Kesek est la petite servante honnête d'une maison mal famée. Comme elle est très jolie, la patronne de l'établissement voudrait lui donner une autre attribution qui serait d'un meilleur rapport. La charmante Catherine eût mal fini peut-être sans l'amour d'un jeune étudiant, Georges Brenner qui, en dépit de tous préjugés et oppositions tant matérielles que sociales, en fait sa femme. Ce sujet est

sans doute scabreux, mais il sert cependant une excellente propagande.

Grete Mosheim interprète merveilleusement le rôle de Catherine Kesek dans lequel elle déploie un trésor d'ingénuité et de sensibilité. *Rose d'ombre* est un de ses meilleurs films.

SUZY SAXOPHONE

(Reprise)

Interprété par ANNY ONDRA, GASTON JACQUET, MALCOLM TOD, OLGA LIMBOURG, MARY PARKER.

Anny Ondra, qui est dernièrement venue à Paris pour tourner les extérieurs de *Anny... de Montparnasse*, a été rendue célèbre par cette charmante comédie. On se rappelle le sujet : une jeune fille riche qui a pris la place et l'état civil d'une danseuse à l'école des Girls de Londres finit par épouser un lord, ce qui est une belle fin. Gaston Jacquet et Malcolm Tod sont excellents aux côtés de la blonde poupée, de la gamine charmante qu'est Anny Ondra, — qui est aussi une artiste ne talent émotive et sincère.

LEUR GOSSE

(Reprise)

Interprété par BEN LYON et GEORGE SIDNEY.

Trois vieux hommes, un israélite, un protestant et un catholique, adoptent un bébé. L'enfant grandit soigné, veillé par ses trois pères si différents, mais mus par un égal amour paternel. Étudiant et sportif, « leur gosse » nous mène par les quartiers populaires de New-York, puis, pour son sport favori, nous fait assister à une bien jolie course d'avions, clou du film naturellement.

De la même veine que *Cohen Kelly et Cie* et que *Potash et Perlmutter*, *Leur Gosse* est un film familial, très gai souvent, une histoire qui eût souri à Charles Dickens.

MANDRAGORE ?

L'ENFER D'AMOUR

Interprété par OLGA TSCHEKOWA, HENRI BAUDIN,
H. STUWE, JOSYANE.
Réalisation de CARMINE GALLONE.

Vera Kousnetzoff et sa fille Olga tentent d'échapper, en traîneau, aux affres de la guerre russo-polonaise en 1921. Un obus renverse le traîneau qui fait tomber l'enfant dans une crevasse. Vera recherche sa fille au milieu du désert de neige, cette scène est tragique et angoissante. Olga a été recueillie par les troupes ennemies et Jouravieff, leur chef, se souvient qu'elle est la fille de son rival. Lors de la condamnation à mort de celui-ci, Jouravieff avait déjà exigé comme condition de salut, le don de la femme qui l'avait méprisé. Trop tard, Kousnetzoff est fusillé quand même. Toute cette rétrospection se déroule et se résout dans le vœu de vengeance de Jouravieff qui garde l'enfant.

A Paris, où Vera s'est réfugiée et aime un étudiant qui l'a sauvée du suicide, Jouravieff la rejoint et lui pose de nouveau ses conditions. Mais l'étudiant terrasse le traître qui, cependant, s'enfuit et ils arrivent en Pologne où Jouravieff précédant Vera et son amant emporte de nouveau la petite Olga. Près de la frontière russe, le traîneau est rejoint et Olga sauvée. Cette dernière scène est superbe, au milieu du fleuve glacé. Film très beau, remarquablement interprété surtout par Olga Tschekowa qui fut une merveilleuse Vera. Carmine Gallone, le réalisateur, est à louer sans réserves.

LE CHANT DU PRISONNIER

Interprété par DITA PARLO, LARS HANSON, GUSTAVE FRÖLICH.
Réalisation de JOE MAY.

Deux prisonniers de guerre, déportés en Sibérie, s'évadent. Un seul réussit à passer la frontière : Karl qui, deux ans plus tard, arrive chez Anna, la femme de Richard, son compagnon de captivité. Anna est devenue sa maîtresse lorsque Richard revient. Ne parvenant pas à

repandre sa place au foyer, l'oublié repart et laisse les deux amants suivre leur destin.

Des paysages où passe le triste défilé des prisonniers créent admirablement, dès le début, l'atmosphère lourde de ce drame émouvant. Leur vie est dépeinte avec douloureuse vérité.

La fuite des deux prisonniers s'entr'aidant fraternellement ; plus tard, la hantise du meurtre qui saisit l'un d'eux, Richard, devant son ancien frère endormi qui lui a ravi sa femme, puis la victoire qu'il remporte sur lui-même, sont de belles scènes traitées avec goût par le réalisateur Joe May, et talent par les interprètes : Lars Hanson, qui fut un Richard émouvant ; Gustave Frölich, remarquable aussi ; de même que Dita Parlo au jeu simple et vrai.

LA MADONE DES SLEEPINGS

(Reprise)

Interprété par CLAUDE FRANCE, OLAF FJORD, MARY SERTA, BORIS DE FAST et MICHÈLE VERLY.
Réalisation de MAURICE GLEIZE.

Le sujet du roman de Maurice Dekobra est connu. Qu'il nous suffise d'en rappeler les grandes lignes : Gérard Dexter, héros déjà de *Mon Cœur au Ralentissement*, est devenu prince Seliman par la grâce du mystérieux Alfieri. Il devient ici le secrétaire de la fantasque lady Wynham (Claude France). Olaf Fjord dessine un élégant Gérard. Boris de Fast est excellent dans son interprétation d'un personnage antipathique ; Mary SERTA, dans un rôle ingrat, déploie beaucoup de talent sincère ; Michèle Verly, qui a fait du chemin depuis, est très remarquée aussi. L'intérêt va surtout à la malheureuse Claude France, qui dans la vie n'avait pas reçu en don le caractère primesautier et désinvolte, qu'elle interprète si bien, de lady Wynham : c'est avec une joie recueillie que nous avons revu cette morte regrettée revivre dans la lumière de l'écran qui fait immortelles la beauté et la grâce des artistes élues.

L'HABITUÉ DU VENDREDI.

LES PRÉSENTATIONS.

UN AMANT SOUS LA TERREUR

Interprété par DIOMIRA JACOBINI, KARINA BELL,
GOSTA ECKMANN, FRITZ KORTNER, WALTER RILLA.
Réalisation de A.-W. SANDBERG.

L'époque révolutionnaire a souvent été mise à l'écran. *Un Amant sous la Terreur* nous montre une aventure qui nous fut souvent contée mais qui ne manque pas d'intérêt, car elle est bien contée.

Ernest de Tressailles, gentilhomme émigré, enrôlé dans l'armée autrichienne, rentre en France pendant la Terreur pour épouser la comtesse Alaine de l'Estoile. Le mariage doit avoir lieu au château d'Alaine à Trionville. Le citoyen Montaloup refuse un passeport à la comtesse. Mais le lieutenant-colonel Marc Vergnier dresse les pièces nécessaires pour le voyage d'Alaine et de sa camériste.

Par hasard, Montaloup et Marc Vergnier passant par Trionville apprennent qu'un émigré a pénétré au château. L'alerte est donnée et la demeure où Ernest de Tressailles célèbre ses noces avec Alaine de l'Estoile est envahie par les républicains. Ernest cherche à s'enfuir.

Annette, la camériste, est mise à contribution pour favoriser sa fuite ; mais elle échoue. Alaine alors a une idée : parler à Marc Vergnier dont elle a deviné la grandeur d'âme. Annette parvient au jeune colonel qui se rend auprès de la jeune comtesse et sans détour, Alaine le supplie. Et l'émigré abattu, tremblant, renchérit lui-même : « Sauvez-moi de la honte ! »

L'âme stoïque et forte de Marc Vergnier lui fait regarder avec pitié ce pauvre être :

Devant l'inutilité de ces exhortations au courage, Marc Vergnier va se retirer, mais Alaine le supplie encore de le sauver, prête à tout !

Ce dévouement émeut le soldat. Une

lutte terrible se livre en lui, combat déchirant de deux sentiments sublimes. L'amour et le devoir : l'amour est plus fort que la mort. Marc Vergnier, héros de la Révolution, trahit pour Alaine de l'Estoile. Il fait évader l'émigré à qui il donne son chapeau et son manteau et c'est lui qui, sous l'uniforme blanc, prend sa place.

Alaine n'a pas compris. Elle s'irrite de le voir demeurer là à la place qu'occupait son mari.

— Qu'attendez-vous ! sortez.

Et la voix répond :

— Moi, je reste... il faut bien que je reste !!!

Montaloup, s'apercevant de la trahison, doit sacrifier son ami et le faire condamner, mais il regrette de priver la Révolution d'un tel homme. Il envoie une patrouille à la recherche de l'émigré. Alaine alors s'aperçoit du sacrifice sublime que lui a consenti Marc Vergnier. Elle reçoit l'aveu de son amour. L'heure fatale approche. Alaine dort encore, dans la cour le peloton d'exécution se prépare. Qu'importe à Marc Vergnier ! Il a vécu et réalisé son rêve et malgré le tragique du moment quand Alaine paraît il sait trouver les mots qui mentent pieusement et qui ensorcellent.

Neuf patrouilles sur dix n'ont pas trouvé l'émigré. Vergnier doit mourir, mais Montaloup hésite à commander l'exécution. Alors Vergnier lui-même ordonne le feu et s'écroule au moment où un soldat annonce que la dernière patrouille a tué l'émigré.

Ce film tiré du drame d'un des auteurs les plus réputés d'Allemagne est servi par une interprétation hors de pair : Gosta Eckmann, un artiste suédois, sait être un émouvant Marc Vergnier ; Diomira Jacobini une très belle et très sensible Alaine de l'Estoile ; Karina Bell est une gracieuse soubrette qui sait vite devenir grande dame ;

MANDRAGORE ?

MANDRAGORE ?

F. Kortner et W. Rilla sont parfaits.

A.-W. Sandberg a réalisé ce beau drame avec grand talent et bon goût, les scènes de la Terreur y sont évoquées avec fidélité et la scène du mariage interrompu est présentée avec habileté.

L'HORLOGE MAGIQUE

De M. LADISLAS STAREVITCH.

Extraordinaire excursion au pays des fantoches, des automates minuscules, « Joueurs d'Échec » en miniatures qui jouent la vie, eux, comme des hommes ; voyage magique et gullivérien dans un petit monde aux sentiments mécaniques ; images de l'homme au libre-arbitre qui n'est que désespérante illusion... L'œuvre étonnante de M. Ladislav Starevitch est tout cela qu'il a rendue exécutable par une exceptionnelle technique, jointe à sa délicatesse de grand poète et d'évocateurs aux jolies puérilités dont la résonnance est plus profonde en nous que mille grandiloquences tôt oubliées.

Et mêler à ces bonshommes un personnage humain — une charmante jeune fille — était une gageure rapprochant encore Starevitch de Swift : cette main gigantesque venue à l'appel de robots-nains, et sur laquelle elle court affolée, est bien une jolie page animée du grand ironiste, émule de Voltaire.

IL ÉTAIT UNE FOIS TROIS AMIS

Réalisation de JEAN BENOIT-LEVY.

Scénario du D^r DEVRAIGNE.

Le film *Il était une fois trois amis* a été conçu avec l'intention louable de servir la cause de l'hygiène en France.

Le film tire son titre de trois amis qui sont là pour illustrer les trois cas pouvant se présenter : l'atavisme, le mal enrâyé et celui qui fut négligé.

Ce qu'il faut faire pour combattre l'affreux fléau ; comment il couve et met à exécution ses projets de destruction cellulaire, des compositions très adroites nous l'expliquent clairement. Cette bande est d'une utilité qui doit être soulignée, espérons qu'elle sera projetée en de nombreuses salles, les exploitants tenant à aider ainsi à l'œuvre méritoire du docteur Devraigne et de Jean Benoit-Levy. ROBERT FRANCÈS.

Le Cinéma à l'Élysée

M. Doumergue, qui est un fervent de la T. S. F., n'est pas insensible aux beautés du cinéma. Mais, hors les galas de l'Opéra, le président de la République ne va pas au cinéma. Il le regrette peut-être. Aussi les dirigeants de la Metro-Goldwyn-Mayer, qui avaient déjà présenté *Hen Hur* à l'Élysée, ont-ils tenu à projeter devant le chef de l'État avant tout autre leur grand film : *La Piste de 98*.

Cette présentation a été faite par M. J.-K. Freeman, directeur général des Théâtres Gaumont-Leew-Metro, Lucien Doublon, directeur général adjoint, et Allen Byre, administrateur délégué de la M. G. M., dans la grande salle des Fêtes de l'Élysée, où M. Doumergue avait réuni autour de lui le haut personnel civil et militaire de la présidence. Le président s'est montré enchanté du film et a vivement remercié les dirigeants de la Société américaine de lui avoir réservé la primeur de leur nouvelle production.

Le dimanche de Noël, MM. Freeman, Doublon et Allen Byre avaient voulu montrer également un beau film aux petits invités de l'arbre de Noël présidentiel. Ce fut une première ! Une première de Buster Keaton : *L'Opérateur*. Les enfants ne se tenaient pas de joie et le président de la République, gagné par cette gaieté, rit de bon cœur aux aventures du comique d'outre-Atlantique. Et pour que la fête fût complète, Enoch Light et son orchestre célèbre assuraient la partie musicale.

Une remarque : les dirigeants de la Metro-Goldwyn-Mayer tiennent toujours à honneur de présenter leurs grandes productions au président de la République et aux hommes d'État qui honorent le pays. L'autre matin encore ils avaient convié, nous l'avons dit, M. Clemenceau à une projection d'*Ombres blanches*. Quand une maison française, imitant la firme américaine, aura-t-elle le même geste d'hommage ? J. de M.

A la mémoire de Marey

« Grand-Père » du Cinématographe »

Nous avons annoncé l'autre jour la cérémonie d'inauguration de la plaque apposée sur la façade de l'immeuble portant le n° 11 du boulevard Delessert, où vécut le savant Etienne-Jules Marey de 1881 à 1904.

Dans la nombreuse assistance, on remarquait le commandant Benou, représentant le ministre de la Marine ; le professeur Gley, de l'Académie de médecine ; les docteurs Bulle, Pierre Noguès, Bellin du Coteau, Verdun, Bouton ; MM. d'Andigné et Fernand-Laurent, conseillers municipaux. Deux discours furent prononcés.

M. Grimois-Sanson, président du comité, élève et ami de Marey, retraça l'existence du savant qui, ayant désiré être ingénieur, devint médecin, mais fut, selon l'expression de son élève Athanasius, un « ingénieur de la vie ». Il fut le véritable créateur de la méthode graphique dans ce qu'elle a d'appliquable aux sciences biologiques.

Et M. Grimois-Sanson conclut en évoquant l'accueil bienveillant et cordial que le savant réservait dans son laboratoire à tous les chercheurs.

Le professeur Charles Richet, de l'Institut, rendit ensuite hommage à Marey, qui a eu « le rare bonheur, grâce à la précision de ses méthodes, de renouveler tout un chapitre de la physiologie : les lois mécaniques de la circulation du sang ».

« Du « tambour » de Marey à son fusil photographique de 1882 et à la chronophotographie à pellicules mobiles, l'analyse du mouvement par l'image fut la source de précieux travaux ».

« Comme pour l'aviation, conclut M. Charles Richet, comme pour la cinématographie, Marey fut le génial précurseur et inventeur ; c'est l'inspiration de ce grand homme — nous tenons à le dire bien haut — qui anime le monde moderne tout entier. »

“ Cinémagazine ” à l'Étranger

BALE

Cette dame qui me demandait de lui recommander un bon cinéma à Bâle m'a mis quelque peu dans l'embarras. Qu'on en juge. Après l'inauguration de deux salles de la Compagnie générale du Cinématographe (Palermo et Forum), de vrais palais, installés avec goût et tout le confort moderne, voilà que cet autre grand ciné, le Capitol, a ouvert ses portes. Cela fait qu'en notre ville nous aurons dix-sept cinémas en tout !

Vous avouerez que pour une ville de 150.000 habitants c'est un nombre assez coquet. Les cinéphiles ne sauraient pas se plaindre, sauf, qu'il leur manque le temps et l'argent pour voir tous les programmes. Je vous assure qu'il y en a pour tous les goûts et on dirait que chaque salle a sa clientèle et son genre spéciaux.

Il y a les grandes salles en plein centre de la ville, les anciennes : Le Fata Morgana (Rosenthal) et l'Alhambra (Compagnie générale) et les nouvelles : Le Palermo (Compagnie générale) et le Capitol (Merkt) où vous pouvez voir toutes les productions cinématographiques qui viennent de sortir. Dans Petit-Bâle le Wittlin et l'Apollo aiment à présenter le genre *Wild West* (exception faite pour *Crépuscule de gloire* et *Variété*). L'Eldorado s'est spécialisé dans les films français. Le Kuchlin, qui ordinairement est un music-hall, présente de temps en temps un bon film. D'autres comme le Palace et le Forum, pour varier le programme, intercalent entre deux films un sketch ou un autre numéro de variété. Reste une série de salles de la banlieue où vous pouvez assister à des prix modestes à la reprise d'un film renommé qui a passé ailleurs auparavant.

Parmi les grandes productions de l'art muet présentées dernièrement, je cite : *Crépuscule de gloire* (Wittlin) ; *Sheherazade*, *La Grande épreuve*, *Minuit place Pigalle* et *La Lutte autour du Mont-Cervin* (Fata) ; *L'Affaire Schorsteigel* (Alhambra) ; *La Sonate à Kreutzer* et *L'Abbé Constantin* (Eldorado).

Ms.

BRUXELLES

En l'honneur des fêtes, nombre de cinémas bruxellois se sont appliqués à donner des programmes aussi divertissants que possible. C'est ainsi que le Coliseum a présenté, pour la plus grande joie de ses nombreux habitués : *A toute vitesse*, avec l'excellent Harold Lloyd, et que l'Agora a réuni en un même programme Harry Langdon dans *Harry, tu l'enflames*, et Buster Keaton dans *Cadet d'eau douce*. Ce dernier film, qui tient du paradoxe par sa façon comique de présenter des catastrophes, est suffisamment connu à Paris pour qu'il soit oiseux d'en faire encore l'éloge.

Au Victoria, de même qu'à la Monnaie, *L'Homme qui rit* en est à sa troisième semaine de représentations ; au Caméo et au Lutétia, prolongation des grands succès : *Ris donc Paillasse* et *Le Bandit*.

P. M.

LONDRES

A Paris, tant de gens sont venus s'enquérir auprès de moi des trois petits films que M. Ivor Montagu a dirigés pour les « Angle Pictures », que je me suis décidé à porter les faits suivants à la connaissance du public.

Ces trois films ne sont point des versions cinématographiques de nouvelles par H.-G. Wells, mais elles reposent sur des idées de M. Wells. Les titres en sont : *Rêves diurnes*, *Mouches charbonneuses* et *Tonique*. On sait généralement qu'Elsa Lanchester

est la vedette de ces trois pièces, mais ce qui n'est pas aussi notoire, c'est que Charles Laughton, le brillant acteur théâtral, a joué des petits rôles dans chacun de ces films pour apprendre la technique de l'art de l'écran. Dans *Tonique*, il double la fameuse caricature de scène d'Arnold Bennett. Joe Beckett joue dans *Mouches charbonneuses*, ainsi que l'éminent docteur Norman Haire qui a pris part à une scène de foule, « rien que pour voir comment cela se passait ».

Rêves diurnes est l'histoire d'une petite domestique qui rêve qu'elle a épousé un comte, tandis que dans *Mouches charbonneuses* la même petite domestique est mêlée à une aventure imaginaire avec la police et les malfaiteurs, aventure inspirée par ce qu'elle a vu au cinéma. *Tonique* ressuscite un sketch de music-hall d'il y a longtemps : une parente pauvre et bête envoyée par sa famille intriguante pour soigner une tante riche pour, entre parenthèses, précipiter le trépas de la tante en mélangeant ses potions.

L'on prend beaucoup d'intérêt à ces pièces en France parce que M. Montagu, le fondateur de la Société du Film, a édité tant de films français collectés et l'on espère que ses créations donneront quelque chose à l'écran. Hélas ! je crois bien que M. Montagu, avec toute son habileté, n'a pas eu la à traiter un sujet donnant beaucoup d'espérances.

OSWELL BLAKESTON.

ROME

Dernièrement, en présence du Roi, du président du Conseil et de nombreuses autorités, a été inauguré à Frascati, dans la villa Faleonieri, ex-résidence estive des papes, l'Institut international de la Cinématographie éducative qui se trouve, comme on sait, sous le contrôle de la Société des Nations.

Ces jours derniers, l'ex-ministre Bisi, qui a été nommé par le gouvernement italien président de « l'Ente Nazionale per la Cinematografia », s'est rendu à Berlin où il a conclu l'accord projeté avec la Société U. F. A. Il est utile de rappeler que cet « Ente Nazionale per la Cinematografia » a été voulu par notre chef du gouvernement pour une reprise en grand de la production cinématographique en Italie ; que cette Société par l'appui des Banques a un très gros capital et qu'après l'accord avec l'U. F. A. de Berlin, l'intention de la Présidence est que d'autres accords se fassent avec les autres pays qui s'intéressent à la production cinématographique.

GIORGIO GENEVOIS.

SALONIQUE

Le grand événement cinématographique des derniers jours a été la présentation au ciné Tour Blanche du film de Carmine Gallone, *L'Enfer de l'amour*. Olga Tschékowa, que nous voyons pour la première fois sur un écran de notre ville, nous a révélé dans ce film ses dons de grande comédienne. Nous aurons l'occasion de la revoir bientôt dans *Moulin-Rouge*.

Le grand film historique d'Abel Gance, *Napoléon*, connaît actuellement au Ciné Pathé un véritable triomphe.

La charmante artiste Dina Gralla a triomphé au Dionysia et au Palacé dans les deux amusantes comédies de la U. F. A., *La Girl de la revue* et *L'Archiduc et la danseuse*.

La soirée de gala donnée par l'active direction du Ciné Tour-Blanche pour la présentation de *Confession*, avec la grande artiste polonaise Pola

MANDRAGORE ?

Negri, a obtenu un éclatant succès. Une excellente adaptation musicale accompagnait le film.

— Nous verrons cette semaine : Norma Talmadge dans *Graustark* au Palace, le sympathique Willy Fritsch dans *Jenny au Dionysia*, et Gloria Swanson dans sa remarquable création de *Sunya* à l'Athénée.

HENRY ALGAVA.

VARSOVIE

On a déjà présenté au public *Messire Thadée*. Ce scénario que Ferdinand Goetel et André Strug ont tiré de l'épopée nationale du grand poète Mickiewicz est assez décousu et presque incompréhensible pour les spectateurs qui n'ont pas lu le livre. La mise en scène de Richard Ordynski est soignée et l'interprétation, qui comprend une trentaine d'acteurs en renom, est homogène. Il était assez dangereux de réaliser à l'écran l'œuvre la plus populaire en Pologne et il n'est pas certain que le producteur du film, M. Alfred Niemirski, ait fait une bonne affaire.

— Le *Mystère d'une ancienne famille* n'est pas meilleur ni plus mauvais que toutes les autres productions de la Société « Slinks » avec l'étoile de la maison, Jadwiga Smosarska, qui est une artiste très belle sans être pourtant une belle artiste.

— Il est agréable pour la Pologne de constater que c'est sous la direction artistique d'un Polonais, Victor Bieganski, qu'ont été tournées les scènes les plus intéressantes du beau film de Carmine Gallone, *L'Enfer d'Amour*.

— M. Michel Machwiec vient de donner le premier tour de manivelle à sa production, *L'Homme à l'âme d'azur*. Cette bande sera interprétée par Zbyszko, Sawan, Eugène Bodo et Dolorès Orsini.

— Le Ministère de l'Intérieur vient de régler définitivement la question des impôts communaux sur les films. Désormais les taxes seront de 10 p. 100 sur le prix nominal du billet d'entrée pour les films scientifiques et documentaires, de 30 p. 100 pour les films de haute valeur artistique et les films didactiques, de 50 p. 100 pour les bandes historiques et de 60 p. 100 pour toutes les autres productions.

— Un des plus grands journaux polonais, l'*Illustration Kurjer Codzienny*, de Cracovie, proteste avec véhémence et avec pleine raison contre la censure cinématographique qui a refusé le visa à *Dawn* pour ne point froisser les sentiments patriotiques des Allemands, tandis que les cinémas de Hindenburg passent impunément des films directement anti-polonais comme *Polnische Wirtschaft*, *Das Land unterm Kreuz* et *Die brennende Wirtschaft*.

— Il est rare de voir à Varsovie et dans d'autres grandes villes de Pologne, un public aussi choisi que celui qui assiste aux représentations du film de Léon Poirier, *Verdun, Visions d'Histoire*, qui s'appelle ici *La Ville d'un million de disparus*.

— La *Grande Épreuve*, cet autre film de guerre français, réalisé par le metteur en scène polonais Alexandre Ryder, va également bientôt passer dans nos cinémas.

— *Crépuscule de Gloire* et *L'Homme qui rit* ont remporté un grand succès et ajoutent encore à la gloire d'Émil Jannings et de Conrad Veidt.

— La Paramount lance une série de bandes avec le sympathique cow-boy Gary Cooper, interprète également des films *Les Enfants du Divorce*, *Les Ailes et Ciel de Gloire*.

— On a présenté en réédition quelques films allemands médiocres et une belle production française, *L'Ornière*, avec Signoret.

— Après Maurice Dekobra, qui est venu parler de l'« Amour international » dans les principales villes de Pologne, voilà le grand artiste allemand Paul Wegener qui y est venu jouer les dernières pièces de son intéressant répertoire et, comme chaque grand artiste de théâtre qui se respecte, Wegener a cru devoir écrire quelques articles sur la supériorité du théâtre sur le cinéma.

— Plusieurs périodiques cinématographiques viennent de paraître. Ce sont *Kino-Teatr*, *Studio*, *Kurjer Filmowy* et autres.

CHARLES FORD.

Le Courrier des Lecteurs

Nous avons bien reçu les abonnements de : M^{mes} G. François (Bordeaux), Dehné (Asnières), Francy Bell (Paris) et de MM. André Roanne (Paris), Tiritian Krikor (Lyon), Ibrahim Said Zoufekar (Paris), Cerrutti Ricardo (Biella), Pierre Colin (Curepipe), G.-M. Long (Melbourne), E. Remouchamps (Liège). A tous merci.

Marie Rigolli. — Les photos que vous m'avez confiées sont certainement fort belles et la jeune fille qu'elles représentent pourrait avec son beau type oriental trouver un emploi au studio. Cette jeune fille est très photogénique, mais qu'elle ne parte pas pour l'Amérique sans avoir essayé ses qualités dans un film.

Marc-Aurèle. — 1° La Collection des Grands Artistes de l'Écran que publient les *Publications Pascal* n'est pas abandonnée, mais depuis le dernier volume consacré à Emil Jannings, aucun acteur de l'écran ne s'était imposé comme dominant tous les autres. Votre suggestion au sujet de Jackie Coogan et Raquel Meller n'est pas intéressante. — 2° Les éditions dont vous me parlez sont fort bien faites, mais comme vous, je préférerais pour les illustrations, l'héliogravure aux clichés cuivre. — 3° Merci de votre fidélité à *Cinémagazine*, mais comprenez que je ne puis ici faire le procès de mes confrères.

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE

A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGANT

sur toutes les grandes marques 1929

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte Maillot

Entrée du Bois.

Togo. — Votre lettre est fort intéressante et vos critiques de certains films sont justes. Il est exact que Vanel ait tourné à Munich dans un film intitulé *Waterloo* où il joue le rôle de Napoléon en 1815.

J. Jeannot. — Iris ne répond jamais directement aux questions qui lui sont posées. Vous pouvez écrire au Syndicat d'initiative du Spectacle, 40 bis, rue de Bondy, avec la mention « faire suivre ».

Guingam. — Le film *Fünf bange Tage* de G. Righelli que vous avez vu en Allemagne a été présenté à l'Empire le 2 octobre, sous le titre *Heures d'angoisse*. Il est interprété par Maria Jacobini, Gabriel Gabrio et Nathalie Lissenko. Le retour de cette dernière à l'écran est d'autant plus intéressant que d'aucuns affirmaient que cette belle artiste, fatiguée, avait décidé d'abandonner l'art muet.

Pik Mao. — 1° Merci de vos vœux pour l'année nouvelle, acceptez en retour ceux d'Iris et de *Cinémagazine*. — 2° Marie Bell, dont je vous félicite d'apprécier le grand talent, vous enverra certainement sa photo. Écrivez-lui : 153, boulevard Malesherbes, Paris.

Zadé. — 1° Maxudian, qui a joué Barras dans le *Napoléon* d'Abel Gance, est Français. Il a toujours défendu avec courage, talent et succès, le film français. C'est un des artistes sur lequel notre cinéma peut le plus compter. — 2° Les questions intimes touchant la vie des artistes ne sont pas du ressort d'Iris.

Grajdanotcha. — 1° Je pense que vous avez reçu le n° 49 de *Cinémagazine* du 11 décembre dernier, dans lequel je répondais à votre dernière lettre. Merci des cartes postales que vous m'avez envoyées et qui sont fort jolies. — 2° Vous savez, peut-être, qu'en France la plupart des films russes sont interdits ; nous ne pouvons donc pas nous faire une idée exacte de la production récente des studios de

l'U. R. S. S., je le regrette, car la qualité et l'originalité de cette production présentent un très gros intérêt. — 3° Je vous avoue que je ne connais pas le nom de la firme française qui est sur le point de réaliser *Germinal*, de Zola, avec une société russe, mais j'avais entendu dire que Dolorès del Rio et John Barrymore, à la suite d'un contrat passé entre les « United Artists » et une société russe, allaient réaliser *La Guerre et la Paix*, de Tolstoï. — 4° Je comprends votre enthousiasme pour John Barrymore qui est un des plus beaux interprètes de l'art muet ; prochainement, *Cinémagazine* lui consacrerait un article. Vous aimez aussi Bernhard Goetzke, me dites-vous. Sans avoir les moyens de Barrymore, c'est un artiste consciencieux. Ne parlons pas des *Derniers jours de Pompeï*... — 5° C'est Yvonne Sergyl qui jouait dans *Le Miracle des Loups* le principal rôle féminin. — 6° Je vous serai reconnaissant des renseignements que vous pourrez m'envoyer sur les acteurs russes et le mouvement cinématographique en général.

Willy Arlinsky. — 1° Aux cinq films que vous citez et dont je retrancherais volontiers *Miss Edith*, *duchesse*, j'y ajoute *Les Nouveaux Messieurs*, actuellement interdits par la censure. — 2° Un dicton prétend que siffler au théâtre ou au cinéma est un droit que l'on paie en rentrant, mais on n'achète pas celui de manquer de courtoisie envers une actrice. Je ne discuterai donc pas vos opinions.

Mary Morin. — 1° Les coupures dont vous vous plaignez tant ne sont pas le fait, la plupart, du temps des metteurs en scène que les déplorent autant que vous. — 2° Puisque vous aimez les films maritimes, voyez, quand il sortira, *La Vocation*, de Jean Bertin et André Tinchant.

Perceneige. — Merci de vos bons vœux qui n'arrivent pas en retard. Ce sont les miens qui le seront ! Votre changement d'adresse a été noté. Écrivez-moi et je serai toujours heureux de répondre à vos questions.

KINEMATOGRAF

La plus importante Revue professionnelle allemande

Informations de premier ordre

Edition merveilleuse

En circulation dans tous les Pays

Prix d'abonnement par trimestre, gm 7,80

Spécimen gratuit sur demande à l'Éditeur

August SCHERL G. m b. H., BERLIN SW. 68
Zimmerstrasse 35-41

La Girl aux dents blanches. — 1° Iris est heureux de vos vœux qui lui sont chers... Les siens vous sont apportés dès ce journal. — 2° Aucune date n'est encore fixée pour le concours des jeunes premières. Nous vous tiendrons au courant.

Anita Wild. — 1° On annonce qu'un scénario de Jaubert de Bénac, *Le Croisé*, serait tourné par Raymond Bernard dans les ruines de Carthage. Le metteur en scène, le producteur Jean de Merly et le scénariste ont fait un voyage en Afrique du Nord pour reconnaître les extérieurs, mais à l'heure actuelle, aucun artiste n'est engagé. *Le Croisé* est encore un projet. — 2° Jeanne Marnier, qui fut classée pre-

mière de notre dernier concours de jeunes premières, a tourné dans *La Maison du Mallais* avec Henri Fescourt et dans *Cigale moderne* avec Champavert. Une autre lauréate de ce concours, Colette Jell, vient d'obtenir un beau succès dans *La Vocation*, de Jean Bertin et André Tinchant. Enfin, Lily Damita, lauréate d'un autre concours de notre journal, est une grande vedette ! Voyez que parfois les lauréates réussissent ! Mais je ne sais à quel tableau vous faites allusion. — 3° Lya de Putti

Pour votre maquillage, plus besoin de vous adresser à l'étranger.

Pour le cinéma, le théâtre et la ville

YAMILÉ

vous fournira des fards et grimes de qualité exceptionnelle à des prix inférieurs à tous autres.

Un seul essai vous convaincra.

En vente dans toutes les bonnes parfumeries.

considère *Les Chagrins de Satan* comme son plus mauvais film. Le rôle qu'on lui fit jouer n'était pas du tout dans son tempérament. Mais un rôle d'ingénue lui conviendrait encore moins. — 4° Beaucoup d'artistes se maillent eux-mêmes, certains ont recours à des « maquilleurs » attachés aux studios. — 5° Puisque vous désirez que je vous demande quelque chose, permettez-moi de vous demander de m'écrire souvent et d'être fidèle au « Petit courrier » de *Cinémagazine*.

Kadidja. — *Impressions d'Algérie*, le documentaire dont vous me parlez, n'est pas encore passé dans les salles et sa parution en public n'est pas annoncée.

Le prince Djavaha. — 1° Conchita Montenegro n'a pas encore vingt ans. Vous pouvez lui écrire aux Cinéromans, 10, boulevard Poissonnière, à Paris, elle est Espagnole. — 2° Si Brigitte Helm n'a pas répondu à votre lettre, c'est probablement que les prises de vues du *Scandale de Baden-Baden* l'occupaient complètement. Écrivez-lui à nouveau, elle vous répondra peut-être.

Una Napolitana. — 1° La vieille chiffonnière de *La Zone*, de G. Lacombe, est une zonière authentique. D'ailleurs, tous les interprètes de ce film sont des chiffonniers et des « clochards ». Il n'y a pas d'artistes de cinéma, c'est peut-être pour cela que ce film est interprété avec tant de sincérité. — 2° Ne gémissiez pas puisque dans votre soirée vous avez vu deux très beaux films sur trois. Cela ne nous arrive pas toujours, à nous critiques professionnels.

Marguerite Chambrenel. — 1° Presque tous les metteurs en scène français tournent actuellement ; même comme *Cinémagazine* l'a annoncé, Pola Negri va travailler sous la direction de Gaston Ravel. Vous voyez donc que nous parlons de la grande actrice polonaise. — 2° Je ne puis vous dire si les stars sont venues au cinéma contre le gré de leurs parents. Le studio fait peur à beaucoup de familles. Et pourtant ! Le studio est une usine où l'on travaille, la rentrée ressemble beaucoup à la rentrée à l'atelier avec cette différence que les travailleurs au lieu d'être vêtus de cotons bleus sont habillés de façon parfois élégante... Je serai toujours heureux de vous donner tous les renseignements qui pourraient vous être utiles.

IRIS.

FAUTEUILS
STRAPONTINS, CHAISES de LOGES, Rideaux, DÉCORS, etc.
ÉTS R. GALLAY

141 Rue de Vanves PARIS-14^e (anc^l rue Lautier) — Tél. : Vaugirard 07-07

MAIGRIR

Voulez-vous connaître gratuitement un moyen sûr et **ABSOLUMENT GARANTI** sans danger, de maigrir très vite du visage ou du corps sans régime, sans médicaments, sans appareil ni exercice physique. Succès assuré. Écrire confidentiellement à **Stella Golden Service CA**, boulevard de la Chapelle, 47, Paris-10^e.

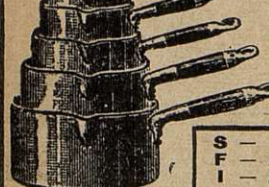
M^{me} ROSINE médium oriental. Procédés orientaux, 16, r. Baron, 3^e ét. Paris (17^e). Reç. t. l. j. Métro : Marcadet-Balagny.

F^{ds} CINÉMA-CONCERT à CHAMPIGNY-de 8, rue du Marché. Adj. Étude Breuillant, not. Paris, 323, rue St-Martin, le 15 janv. à 17 h. préc. M. à prix pouv. être baiss. 10.000 fr. Matér. et march. en sus. Consign. 5.000 fr. S'adr. au not.

M^{me} ROSE Cartomancienne, Voyante, 324, r. St-Martin (Près les Gds Boul. et la Porte St-Martin) 1^{er} et 2^e ét. auf. de cour. Reçoit tous les jours de 9 h. à 20 h. et par corresp.

CONCOURS

Cette Jolie Série de Casseroles Aluminium est à vous ! Pour faire connaître notre Marque, nous avons à distribuer gratuitement, parmi les bonnes réponses,



5000 de ces Jolies SÉRIES Il s'agit d'indiquer 3 Pays d'Europe en remplaçant les traits par des lettres.

S _ I _ S
F _ A _ C
I _ A _ I

Chacun peut donc recevoir ce joli Cadeau. Écrivez en joignant une enveloppe portant votre adresse à **MANUFACTURE BC, Rue Malebranche, PARIS**

VOYANTE Tarots, astrologie, chiromancie, occultisme, ne questionne pas. Réussite infaillible. **Renée**, 21, rue St-Ferdinand, Paris-17^e, 3^e ét., Pavillon 12. 1 à 7 h.

FOND, DE TEINT MERVEILLEUX CREME POMPHOLIX

Spéciale pour le soir, indispensable aux artistes de Cinéma, Théâtre. Se fait en 3 teintes : blanc, rose, rachel, chair, naturelle, ocre, ocre orsine, ocre rouge. Prix : 12 Fr. franc. - **MORIN**, 8, rue Jacquemont, PARIS

Comptabilité spéciale pour Cinémas (Paris et Banlieue)
C. VAGNÉ
Expert-Comptable reconnu par l'État
Initiation - Tenue - Contrôle
- Déclarations fiscales -

Madeleine Lafitte
haute couture
99, Rue du FAUBOURG ST-MONIQUE
TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 65.72
PARIS 8

ÉCOLE Professionnelle d'opérateurs cinématographiques de France
Vente, achat de tout matériel
Établissements Pierre POSTOLLE
66, rue de Bondy, Paris (Nord 67-52)

AVENIR dévoilé par la célèbre **M^{me} Marys**, 48, rue Laborde, Paris (8^e). Env. prénom, date nals. et 15 fr. mand. Reç. 3 à 7 h.

E. STENGE 11, Faubourg Saint-Martin Nord 45-22. — Appareils, accessoires pour cinémas, — réparations, tickets. —

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR
VOYANTE n'ont pas de secret pour **Madame Thérèse Girard**, 78, avenue de Ternes. Consultez-la. Vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et par corresp.
Astrologie, Graphologie, Lignes de la Main

MAIGRISSEZ VITE!

Sans drogues. Sans régime. Sans exercices.
Un résultat déjà visible le 5^e jour. Écrivez confidentiellement en citant ce journal à **M^{me} COURANT**, 98, Bd Aug-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette merveilleuse, facile à suivre en secret.

UN VRAI MIRACLE !

MARIAGES légaux, toutes situat., parf. honor. rel. sér. de 2 à 7 J. 1.50 timb. p. rép.
M^{me} de THÉNÉS, 18, fg. St-Martin, Paris-10^e

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
EAU - PÂTE - POUDRE - SAVON

NOS CARTES POSTALES

Les N^{os} qui suivent le nom des artistes indiquent les différentes poses

Albert Dieudonné, 435.
Richard Dix, 290, 331.
Donatien, 214.
Lucy Doraine, 455.
Doublepatte, 47.
Doublepatte et Patachon, 426, 453, 494.
Billie Dove, 313.
Huguette Duflos, 40.
C. Bullin, 349.
Régine Dumien, 111.
Mary Duncan, 565.
Nida Duplessy, 398.
Lia Eibenschütz, 527.
D. Fairbanks, 7, 123, 168, 263, 384, 385, 479, 502, 514, 521.
Falconetti, 519, 529.
William Farrum, 149, 246.
Charles Farrill, 266, 569.
Louise Fazenda, 261.
Genev. Félix, 97, 234.
Maurice de Féraldy, 418.
Margarita Fisher, 144.
Olaf Fjord, 500, 501.
Harrison Ford, 378.
Jean Forest, 238.
Earle Fox, 560, 561.
Claude France, 441.
Eve Francis, 423.
Pauline Frédéric, 77.
Gabriel Gabrio, 397.
Soava Gallone, 357.
Greta Garbo, 356, 497.
Janet Gaynor, 75, 97, 562, 563.
Janet Gaynor et George O'Brien (L'Aurore), 86.
Firmin Gémier, 343.
Simone Genevois, 532.
Hoot Gibson, 338.
John Gilbert, 342, 393, 429, 478, 510.
John Gilbert et Maë Murray, 369.
Dorothy Gish, 245.
Lillian Gish, 21, 133, 236.
Les Sœurs Gish, 170.
Erica Glaessner, 209.
Bernard Götze, 204, 544.
Huntley Gordon, 276.
Jetta Goudal, 511.
G. de Gravone, 71, 224.
Laurence Gray, 54.
Dolly Grey, 388, 536.
Corinne Griffith, 17, 191, 194, 252, 316, 450.
Raym. Griffith, 346, 347.
Rohy Guichard, 238.
P. de Guingand, 18, 151, 200.
William Haines, 67.
Creighton Hale, 181.
James Hall, 454, 485.
Neil Hamilton, 376.
Joe Hammond, 118.
Lars Hanson, 363, 509.
V. Hart, 6, 375, 293.
Lillian Harvey, 538.
Jenny Hasselquist, 143.
Wanda Hawley, 144.
Hayakawa, 16.
Jeanne Helbling, 11.
Brigitte Helm, 534.
Catherine Hessling, 411.
Johany Hines, 354.
Jack Holt, 116.
Lloyd Hughes, 358.
Maria Jacobini, 503.
Gaston Jacquet, 95.
E. Jennings, 205, 504, 505, 542.
Edith Jehanne, 421.
Buck Jones, 666.
Romuald Joubé, 117, 361.
Léatrice Joyce, 285.
Alice Joy, 240, 308.
Buster Keaton, 164.
Frank Keenan, 101.
Merna Kennedy, 513.
Warren Kerrigan, 150.
Norman Kerry, 401.
Rudolph Klein-Rogge, 210.

N. Koline, 135, 330.
N. Kovanko, 27, 299.
Louise Lagrange, 425.
Cullen Landis, 359.
Harry Langdon, 360.
Laura La Plante, 392, 444.
Rod La Roque, 221, 380.
Lucienne Legrand, 98.
Louis Lerch, 412.
R. de Liguoro, 431, 477.
Max Linder, 24, 298.
Nathalie Lissenko, 231.
Har Lloyd, 63, 78, 328.
Jacqueline Logan, 211.
Bessie Love, 163, 482.
Edmond Lowe, 172, 585.
Mirna Loy, 498.
André Luquet, 420.
Emmy Lynn, 419.
Ben Lyon, 323.
Bert Lytell, 362.
May Mac Avo, 186.
Malcolm Mac Grégor, 337.
Victor Mac Laglen, 571.
Douglas Mac Lean, 241.
Maciste, 368.
Lya Manes, 102.
Lya Mara, 515.
Ariette Marchal, 56, 142.
Mirella Marco-Vici, 516.
Percy Marmont, 265.
Shirley Mason, 233.
L. Mathot, 15, 272, 389, 540.
De Max, 63.
Desdemona Mazza, 489.
Maxudian, 134.
Ken Maynard, 159.
Thomas McLean, 39.
Georges Melchior, 26.
Raquel Meller, 160, 165, 172, 339, 371, 517.
Adolphe Menjou, 80, 136, 189, 281, 336, 446, 475.
Cl. Mérélie, 312, 367.
Patsy Ruth Miller, 364, 529.
S. Milovanoff, 114, 403.
Génica Missirio, 414.
Mistinguett, 175, 176.
Tom Mix, 183, 244, 568.
Gaston Modot, 416.
Colleen Moore, 178, 311, 572.
Owen Moore, 471.
A. Moreno, 108, 282, 480.
Grete Mosheim, 44.
Mosjoukine, 93, 169, 171, 326, 437, 443.
Mosjoukine et R. de Liguoro, 387.
Jean Murat, 187, 312, 524.
Maë Murray, 33, 351, 369, 370, 383, 400, 435.
Maë Murray et John Gilbert, 369, 383.
Carmel Myers, 180, 372.
C. Nagel, 232, 284, 507.
Nita Naldi, 105, 366.
René Navarre, 109.
Alla Nazimova, 30, 344.
Pola Negri, 100, 239, 270, 286, 306, 434, 449, 508.
Greta Nissen, 283, 328, 382.
Rolla Norman, 140.
Ramon Navarro, 43, 63, 156, 327, 373, 439, 488.
Ivor Novello, 375.
André Nox, 20, 57.
Gertrude Olmsted, 320.
Eugène O'Brien, 377.
George O'Brien, 567.
Anny Ondra, 537.
Sally O'Neill, 391.
Patachon, 428.
S. de Pedrelli, 155, 198.
Baby Peggy, 161, 235.
Ivan Petrovitch, 386.
Mary Philbin, 381.
Sally Phipps, 557.
Mary Pickford, 4, 131, 322, 327.
Marie Prevost, 242.
Aileen Pringle, 236.
Edna Purviance, 250.
Lya de Puyl, 20, 470.
Esther Raikson, 18, 350, 445.
Herbert Rawlinson, 86.
Charles Ray, 79.
Constant Rémy, 256.

Irène Rich, 262.
N. Raimsky, 223, 318.
Dolorés del Rio, 487, 558, 559.
André Roanne, 8, 141.
Théodore Robert, 106.
Ch. de Rochefort, 158.
Claire Rommer, 19.
Germ. Rouer, 324, 497.
Wil. Russel, 92, 247.
Maurice Schutz, 428.
Séverin-Mars, 58, 69.
Norman Shearer, 82, 267, 268, 335, 512.
Gabriel Signoret, 81.
Milton Sills, 300.
Silvain, 83.
Simon Gérard, 19, 278, 442.
V. Sjöström, 146.
Pauline Starke, 243.
Eric Von Stroheim, 289.
Gloria Swanson, 60, 76, 162, 321, 329, 472.
Armand Tallier, 399.
C. Talmadge, 2, 307, 448.
N. Talmadge, 1, 279, 506.
Rich. Talmadge, 436.
Estelle Taylor, 588.
Ruth Taylor, 530.
Alice Terry, 145.
Malcolm Tod, 68, 496.
Ernest Torrence, 303.
Jean Toulout, 41.
Tramel, 404.
Glen Tryon, 533.
Olga Tschekowa, 546.
R. Valentino, 73, 164, 260, 373.
Valentino et Doris Kenyon (dans *Monieur Jeaucaire*), 25, 182.
Valentino et sa femme, 121.
Virginia Valli, 291.
Charles Vanel, 219, 528.
Simone Vaudry, 69, 264.
Conrad Veidt, 352.
Lupe Velez, 456.
Suzy Vernon, 47.
Claudia Victor, 48.
Flor. Vidor, 65, 132, 476.
Warwick Ward, 95.
Bryant Washburn, 91.
Ruth Weyher, 526.
Alice White, 468.
Pearl White, 14, 128.
Lois Wilson, 237.
Claire Windsor, 257, 332.

VERDUN.
VISIONS D'HISTOIRE
Le Soldat français, 547.
Le Mari, 548.
La Femme, 549.
Le Fils, 550.
L'Aumônier, 551.
Le Jeune Homme et la Jeune Fille, 552.
Le Soldat allemand, 553.
Le Vieux Paysan, 554.
Le Vieux Maréchal d'Empire, 555.
L'Officier allemand, 556.

NAPOLÉON
Dieudonné, 469, 471, 474.
Maxudian (Baron), 463.
Roudenko (Napoléon enfant), 456.
Annabella, 458.
Gina Manès (Josephine), 459.
Koline (Fleury), 460.
Van Daele (Robespierre), 461.
Abel Gance (Saint-Just), 47.

LE TOURNOI
Aldo Nadi, 201.
Viviane Clarens, 202.
Enrique de Rivero, 207.
Blanche Bernis, 208.
Jackie Monnier, 210.

LE ROI DES ROIS
La Cène, 491.
Jésus, 492.
Le Calvaire, 493.

Adresser les commandes, avec le montant, aux **PUBLICATIONS JEAN-PASCAL**, 3, Rue Rossini, PARIS

Prière d'indiquer seulement les numéros. En ajouter toujours quelques-uns, destinés à remplacer les cartes qui pourraient momentanément manquer.

LES 20 CARTES : 10 fr. ; Franco : 11 fr. - Étranger : 12 fr. - Ajouter 0 fr. 50 par carte supplémentaire.

Les commandes de 20 au minimum sont seules admises. — Pour le détail s'adresser chez les libraires.

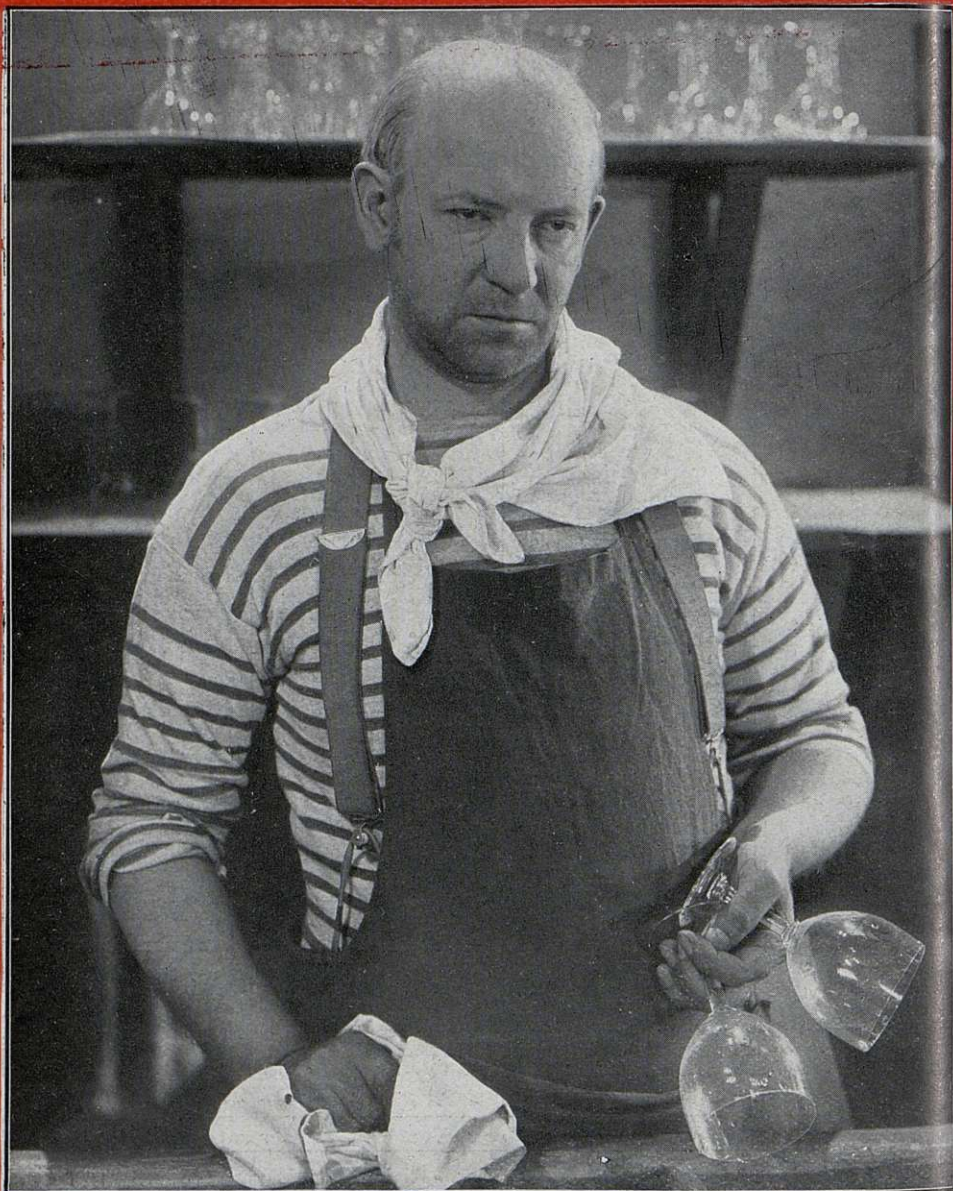
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. — Les cartes ne sont ni reprises ni échangées.

N° 1 9^e. ANNÉE
4 Janvier 1929

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLANS
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

1 FR. 50



NICOLAS RIMSKY

Cet artiste est l'admirable interprète du film français Aubert : « Minuit... Place Pigalle », réalisé par René Hervil, d'après le roman de Maurice Dekobra.